

ALBIN VALABRÈGUE

L'HOMME DE PAILLE

COMÉDIE EN TROIS ACTES



PARIS
LIBRAIRIE THÉÂTRALE

14, RUE DE GRAMMONT, 14

—
1889

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

L'HOMME DE PAILLE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des MENUS-PLAISIRS,
le 23 novembre 1885.

YTh.
23445

A MES MEILLEURS AMIS

M. et M^{me} EUGÈNE MANUEL

A. V.

21 décembre 1888.

PERSONNAGES :

GUSTAVE LAMBREQUIN.....	MM. MONTCAVREL.
ARISTIPPE BODINARD.....	DENIZOT.
DE TRINQUEVILLE.....	LARCHER.
CHAVANEL.....	AMBROISE.
DE LA TOURNIÈRE.....	VASLIN.
MADAME TARTARET.....	Mmes TOUDOUZE.
EMMA, femme de Bodinard et fille de madame Tartaret.....	JAGETTI.
LUCIE, sœur de Bodinard.....	MERCÈS.
ATHÉNAÏS, bonne.....	BRUNET.
UN GROUPE D'ÉLECTEURS.	

La scène se passe de nos jours.

**Le premier acte, chez Bodinard, à Gravesan.
Le deuxième et le troisième actes, à Paris, chez Bodinard.**

L'HOMME DE PAILLE

ACTE PREMIER

Un salon chez Bodinard, à Gravesan. — Porte au fond. Deux portes à droite, — deux portes à gauche. A droite, table ; ameublement de province.

SCÈNE PREMIÈRE

BODINARD, MADAME TARTARET, EMMA.

Bodinard est assis devant une table, à droite. — Madame Tartaret et Emma travaillent à la même tapisserie, à gauche.

BODINARD, écrivant.

« Si vous m'envoyez à la Chambre, je défendrai vos intérêts avec énergie et je poursuivrai la réalisation de vos légitimes revendications. »

MADAME TARTARET.

Ne mettez pas légitimes.

BODINARD, se retournant.

Pourquoi ?

MADAME TARTARET.

C'est un mot malheureux. C'est de légitime que vient légitimité.

BODINARD.

Tiens, c'est vrai ! (Il écrit.) « De vos justes revendications. Entre mon adversaire et moi, vous n'avez pas à hésiter. »

MADAME TARTARET, dictant.

« Je suis un enfant du peuple. »

BODINARD.

Je ne suis pas le seul ?

MADAME TARTARET.

Il faut bien mettre quelque chose dans votre profession de foi.

BODINARD.

Taisez-vous, je tiens une phrase.

MADAME TARTARET.

Ne la laissez pas échapper.

BODINARD, écrivant.

« Vous connaissez mes opinions, Electeurs, ce sont les vôtres. » De cette façon, je ne froisse personne.

MADAME TARTARET.

Vous pouvez mettre « je suis libéral ! »

BODINARD.

Vous croyez ? Ne vaudrait-il pas mieux le laisser deviner à ceux qui sont libéraux ?

MADAME TARTARET, dictant.

« Je suis libéral, mais je veux la liberté sage, la liberté sœur de l'autorité et mère du progrès. »

EMMA.

A ta place, je publierais la liste de tout ce que j'ai fait pour l'arrondissement de Gravesan.

MADAME TARTARET.

Depuis un an, nous avons dépensé plus de huit mille francs.

EMMA.

Huit mille six cents.

MADAME TARTARET.

L'argent n'est rien. Il faut que vous soyez élu ! Il le faut ! Vous avez dépensé quinze mille francs pour votre élection la dernière fois, nous en dépenserons trente mille cette année.

EMMA.

C'est égal, maman, c'est ennuyeux de manger ses revenus en affiches et en propagande. Depuis huit ans, il n'y a pas d'élections à la Chambre ou au Conseil général sans qu'Aristippe se présente. Et il échoue partout.

BODINARD.

Ça me fait connaître. (Avec force.) Il faut que je sois élu ! Il le faut !

MADAME TARTARET.

Je vous préviens que si vous n'êtes pas député cette fois-ci, je ne pourrai plus continuer à vivre avec vous.

BODINARD.

Belle-maman, prenez garde ! je vais faire de la propagande contre moi.

MADAME TARTARET.

Si vous croyez que c'est une vie que nous menons, ma fille et moi ! Vous nous rendez ridicules, tout bonnement. On vous a surnommé dans le pays le Black-Boulé, Bodinard le Black-Boulé.

EMMA.

Et quand on nous voit passer, on dit : Voilà la femme du Black-Boulé et sa belle-mère. Comme c'est agréable !

BODINARD.

Allons donc!

MADAME TARTARET.

C'est vrai, monsieur, je l'ai entendu. Que vous le vouliez ou non, vous êtes impopulaire.

BODINARD.

Ah! s'il y avait le scrutin de liste!

MADAME TARTARET.

Vous pourriez passer dans le tas!...

BODINARD.

Il faut que cette fois-ci je frappe un grand coup. Il faut que je démolisse Trinqueville.

MADAME TARTARET.

Encore une maladresse. Pourquoi appelez-vous votre adversaire Trinqueville? Il s'appelle le baron de Trinqueville. En l'appelant Trinqueville tout court, vous perdez vos avantages! Faites sonner bien haut ce titre et cette particule qui rappellent aux paysans la dîme, les manoirs féodaux, les grenouilles et certains droits que la pudeur m'empêche de qualifier.

BODINARD.

Ah! si j'étais orateur!

MADAME TARTARET.

Mais vous n'êtes ni orateur, ni écrivain. Tout le monde sait bien que je vous dicte vos professions de foi.

BODINARD.

Pourquoi le dites-vous?

MADAME TARTARET.

Parce que c'est vrai. Tout le monde sait aussi que vous êtes borné. Vous parlez à peine le français.

BODINARD.

Cicéron ne le parlait pas du tout, et il a réussi!...

MADAME TARTARET.

J'ai déploré bien des fois de vous avoir donné ma fille... En vous voyant simple et embarrassé, avant votre mariage, nous mettions cela sur le compte de l'émotion et de la timidité. En somme, disais-je à Emma, il est bachelier ; il a même ses deux baccalauréats. Je ne sais pas ce que faisaient les examinateurs lorsque vous vous êtes présenté, mais pour sûr ils avaient la tête autre part.

BODINARD.

Madame !

MADAME TARTARET.

Vos électeurs ne sont pas là et je peux bien le dire. Vous ne savez pas faire une division.

EMMA.

Maman !

BODINARD.

Mais vous vous savez joliment la semer, la division !

EMMA.

Aristippe !

BODINARD.

Je ne peux pourtant pas me laisser traiter ainsi !

EMMA.

Tu sais bien que maman te parle dans ton intérêt, qu'elle désire ton succès.

MADAME TARTARET.

Cette fois, c'est moi qui remuerai les masses !

BODINARD.

Oh ! alors !

MADAME TARTARET.

Quelle bonne réclame : Une belle-mère disant : Prenez mon gendre !

BODINARD, à part.

J'ai déjà dit bien souvent : Prenez ma belle-mère...
et l'écho seul a répondu à ma voix.

MADAME TARTARET, prenant la profession de foi sur le
bureau.

Donnez-moi cette profession de foi, je vais la finir
dans ma chambre, devant les bustes de Voltaire et de
Rousseau. Vous me ferez prévenir à l'arrivée du groupe
des électeurs.

Elle sort à gauche.

SCÈNE II

BODINARD, EMMA.

BODINARD.

Ta mère est insupportable !...

EMMA.

Elle t'aime bien pourtant.

BODINARD.

Qu'elle m'aime moins alors !...

EMMA.

Comme tu t'agites...

BODINARD.

C'est que l'instant est grave, je n'ai pas trop de
toutes mes facultés pour songer à mon élection.

EMMA.

Occupe-toi un peu de ta famille.

BODINARD.

Pourquoi, puisqu'il n'y a personne de malade ?

EMMA.

N'as-tu pas remarqué que ta sœur Lucie est songeuse depuis quelque temps ?

BODINARD.

Je n'ai rien remarqué. Est-ce que j'ai le temps de remarquer ? La politique m'absorbe...

EMMA.

Je m'en aperçois. La nuit tu rêves tout haut du ministère.

BODINARD.

La nuit dernière, j'ai rêvé que j'étais Président de la République et que je faisais mettre Trinqueville à la Bastille... dans la colonne ! C'était un beau rêve.

SCÈNE III

LES MÊMES, LUCIE.

LUCIE, entrant du fond.

Bonjour Emma : bonjour, Aristippe, comment te portes-tu ?

BODINARD.

Comme opportuniste.

LUCIE.

Puis je te parler ?

BODINARD.

De mon élection ?

LUCIE.

Non, de mon mariage ?

EMMA.

Je vous laisse. Je ne veux pas me mêler de cela.

Elle sort.

SCÈNE IV

BODINARD, LUCIE, puis ATHÉNAÏS.

BODINARD.

Alors tu veux te marier ?

LUCIE.

Oui. Tu sais que j'ai beaucoup dansé cet hiver.

BODINARD.

Ne me rappelle pas ces bals où l'on a pu te voir, toi, ma sœur, valser avec mon concurrent, M. de Trinqueville. Je ne te le pardonnerai jamais, Lucie, jamais !

LUCIE.

Mon pauvre ami, la politique ne t'enverra peut-être pas à la Chambre, mais elle pourrait bien t'obliger à la garder.

BODINARD.

Je n'ai pas de conseils à recevoir d'une jeune fille de dix-neuf ans qui danse avec le parti réactionnaire.

LUCIE.

Ce n'est pas un conseil que je veux te donner, c'est un avis : M. de Trinqueville m'aime.

BODINARD.

Tu dis ?

LUCIE.

Je dis que M. de Trinqueville m'aime et qu'il me plaît beaucoup, M. de Trinqueville ! Par conséquent s'il nous fait l'honneur de venir te demander ma main, je consens à l'épouser. (Bodinard la regarde, se lève et arpente la scène févreusement de long en large.) Je consens à l'épouser, c'est bien clair.

BODINARD.

Assez!.. Et d'abord, je trouve ce monsieur fort impertinent. Il a osé te révéler son amour? Et tu as pu l'écouter, toi, une jeune fille de bonne famille?...

LUCIE.

M. de Trinqueville ne m'a jamais dit qu'il m'aimait.

BODINARD.

Eh! bien, alors comment le sais-tu? Tu as consulté une somnambule?

LUCIE.

Ces choses-là se devinent facilement. Tu n'exigeras pas, j'espère, que je sacrifie mon cœur à ton ambition politique, et que je mette mon amour dans l'urne électorale.

BODINARD.

Si le peuple savait que tu es fiancé à mon concurrent, le peuple dirait : nous avons cru que Bodinard était un homme, Bodinard n'en est pas un! Et la confiance publique se retirerait de moi.

LUCIE.

Une confiance de huit cents voix, quand M. de Trinqueville en a huit mille.

BODINARD.

Elle prend déjà parti pour Roméo!

LUCIE.

Il est noble, il est riche, il est honnête et je l'aime.

BODINARD.

Il n'est pas honnête!...

LUCIE.

Lui!

BODINARD.

Un homme qui veut renverser le gouvernement de son pays, n'est pas un honnête homme.

LUCIE.

Tu voulais bien le renverser, toi ?

BODINARD.

Moi, c'était sous l'Empire. C'est bien différent !

LUCIE.

Allons, j'attendrai.

BODINARD.

Qu'est-ce que tu attendras ?

LUCIE.

D'être électeur... c'est-à-dire de pouvoir élire celui que j'aime... quand j'aurai vingt-et-un ans.

BODINARD.

Pour les jeunes filles respectueuses, il n'y a pas de majorité.

LUCIE.

C'est comme pour toi, alors!...

BODINARD.

Vous répliquez tout le temps.

LUCIE.

Je ne réplique pas, je réponds.

BODINARD.

C'en est assez, mademoiselle, c'en est trop ! Si M. de Trinqueville, si ce hardi légitimiste ose se présenter ici, il y trouvera un refus hautain, un refus en bronze.

ATHÉNAÏS, entrant.

Monsieur, v'là l'groupe !

BODINARD, très effaré.

Le groupe, le groupe est là... sont-ils nombreux ?

ATHÉNAÏS.

Comme l'année dernière... Toujours les mêmes.

BODINARD.

Ceux-là me sont dévoués ! Allez prévenir ma belle-mère.

ATHÉNAÏS, à part.

Ils vont tout salir.

Elle sort à gauche.

BODINARD.

Un groupe important d'électeurs vient me faire la surprise de m'offrir la candidature.

LUCIE.

Oui, oui, je les connais, nos fermiers et nos fournisseurs. Eh ! bien, dis-leur bien des choses de ma part.

Elle sort à gauche.

BODINARD, seul, déclamant.

Au fait qu'est-ce que je vais bien leur dire ? Ce que je leur ai dit la dernière fois : « Vous connaissez, messieurs, les principes de toute ma vie... Libéralisme... en un mot, la sagesse du drapeau. Je comparerais volontiers, messieurs, les doctrines révolutionnaires... » (Changeant de ton.) C'est très curieux quand je suis seul chez moi, ça va... Mais lorsque je me trouve devant un auditoire, plus rien... En réalité, je suis orateur ; seulement je ne le suis pas quand il y a du monde.

SCÈNE V

BODINARD, ATHÉNAÏS,
puis MADAME TARTARET, CHAVANEL,
et LE GROUPE.

ATHÉNAÏS.

Madame Tartaret va venir.

BODINARD.

Introduis le groupe. On ne fait pas attendre le suffrage universel.

ATHÉNAÏS.

Ils peuvent attendre, c'est pas des messieurs.

Entrée de madame Tartaret, suivie du groupe, moitié petits commerçants et moitié fermiers.

MADAME TARTARET.

Electeurs ! Voici M. Bodinard.

ATHÉNAÏS, à part.

Avec ça qu'ils ne le connaissent pas.

BODINARD.

Veillez entrer, je vous prie, messieurs.

CHAVANEL, s'avançant, à Bodinard.

Monsieur et cher concitoyen, nous venons, mes amis et moi vous offrir, au nom d'un groupe d'électeurs, la candidature à la députation pour l'arrondissement de Gravesan. Vous êtes un enfant du pays, un bienfaiteur de l'arrondissement. Vous n'avez pas le droit de vous dérober à la chose publique. — Citoyen Bodinard, avant de vous offrir la candidature, nous désirons vous interroger pour savoir si vos opinions sont d'accord avec les nôtres.

BODINARD.

Elles le sont, n'en doutez pas.

CHAVANEL.

Voici notre programme.

BODINARD.

Depuis longtemps, c'est le mien.

CHAVANEL.

Il a changé.

BODINARD.

Je l'accepte.

CHAVANEL, lisant son programme.

Première partie: Primo.— *Les Diamants de la Couronne...*

BODINARD.

Parfait... Il faut partager les diamants de la couronne et en donner les fragments au peuple.

Applaudissements.

CHAVANEL.

Secundo. — *Les Ouvriers.*

BODINARD.

Je penserai sans cesse à eux ! Je demanderai qu'on double les salaires. (Applaudissements. — A part.) Qu'est-ce que ça peut me faire ? Je ne suis pas patron !

CHAVANEL.

Tertio. — *La Grève des Forgerons.*

BODINARD.

J'ignorais que les forgerons se fussent mis en grève. (Bas à madame Tartaret.) Que faut-il penser de la grève ?

MADAME TARTARET, bas à Bodinard.

Grave question...

BODINARD.

La grève, question grave. Je la résoudre.

Applaudissements.

CHAVANEL.

Quarto. — *Lucie de Lamermoor.*

MADAME TARTARET.

Lucie de Lamermoor ! Mais c'est le programme du dernier concert que vous nous lisez là ?

CHAVANEL.

Tiens ! je me suis trompé de programme.

BODINARD, à part.

Est-il bête !

MADAME TARTARET, à part.

Et l'on empêche les femmes de voter !

CHAVANEL, qui a trouvé le vrai programme.

Voici ! voici !... Demander au candidat ce qu'il pense de la liberté !

BODINARD.

Je pense que c'est la reine du monde.

Murmures.

PREMIER ÉLECTEUR.

Des reines, n'en faut plus !

BODINARD.

C'est une métaphore.

CHAVANEL.

Pas de mots grecs.

BODINARD.

C'est entendu.

CHAVANEL.

Maintenant que nous sommes d'accord, il ne nous reste plus qu'à vous offrir la candidature.

BODINARD, ému.

Messieurs et chers amis, je ne sais vraiment si je suis digne de l'honneur que vous me faites .. Vous le savez, je n'ai pas d'ambition.

CHAVANEL.

Dès l'instant que vous refusez, il ne nous reste plus qu'à nous retirer.

Mouvement de retraite dans le groupe.

MADAME TARTARET, les arrêtant.

Permettez, messieurs. Vous avez mal compris la pensée de M. Bodinard. M. Bodinard se doit à son pays. M. Bodinard accepte la candidature, et il mettra toute son intelligence, toutes ses forces, tout son cœur à défendre vos intérêts et à poursuivre la réalisation...

BODINARD.

... De vos aspirations légitimes.

Murmures dans le groupe.

MADAME TARTARET, bas à Bodinard.

J'étais sûre que vous le lâcheriez votre légitime ! (Au groupe.) Quand il dit aspirations légitimes, il ne veut pas faire allusion à un principe suranné, définitivement enterré sous la poussière des temps.

Applaudissements du groupe.

ATHÉNAÏS, à part.

Je n'y comprends plus rien.

MADAME TARTARET.

Aspirations légitimes, signifient aspirations justes, aspirations patriotiques !... Et maintenant, messieurs, permettez-moi de vous offrir à boire.

Applaudissements. — Sortie de madame Tartaret et du groupe.

ATHÉNAÏS.

Monsieur a été superbe !

BODINARD.

Ces bonnes gens s'en vont enthousiasmés.

On sonne.

ATHÉNAÏS.

On sonne : un autre groupe, peut-être ?

Elle sort au fond.

VOIX DE MADAME TARTARET, dans la coulisse.

Vive Bodinard !

LE GROUPE

Vive Bodinard ! Vive Bodinard !

SCÈNE VI

BODINARD, puis ATHÉNAÏS, puis LAMBREQUIN.

BODINARD, en scène.

Merci, mes amis, merci !

ATHÉNAÏS, entrant du fond.

Monsieur, un homme demande monsieur. Il n'avait pas de carte, alors il a mis son nom sur un morceau de papier.

BODINARD.

Quelque électeur sans doute. (Il lit le nom. A part avec un tressaillement.) Gustave Lambrequin, diable !

ATHÉNAÏS.

Faut-il faire entrer ?

BODINARD, très ennuyé, à Athénais.

Je n'y suis pas.

LAMBREQUIN, entrant du fond, vêtu en bohème.

Alors j'attendrai que vous y soyez.

ATHÉNAÏS.

Ah ! encore du peuple !

Elle sort.

BODINARD, ton de reproche.

Monsieur !

LAMBREQUIN.

M. Gustave Lambrequin... On vous a remis mon nom.

BODINARD.

Vous désirez ?

LAMBREQUIN.

Tu ne me reconnais pas, Bodinard ?

BODINARD.

Il me semble, en effet, me souvenir...

LAMBREQUIN.

Ne te fatigue pas à chercher. Je vais rafraîchir ta mémoire. Nous avons fait nos classes ensemble au lycée de Tournon.

BODINARD.

C'est vrai ! c'est vrai !

LAMBREQUIN.

Voilà vingt ans que nous ne nous sommes vus.

BODINARD.

Comme le temps passe !

LAMBREQUIN.

Pas pour les malheureux.

BODINARD.

Qu'est-ce que vous avez fait pendant ce temps ?

LAMBREQUIN.

J'ai vécu, c'est-à-dire, j'ai souffert.

Mais puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle.

BODINARD, à part.

Il m'effraye !

LAMBREQUIN.

Je te remercie de ton chaleureux accueil. Tu ne m'as pas encore dit de m'asseoir.

Il s'assied.

BODINARD, à part.

Il s'installe.

LAMBREQUIN, tristement.

*Donce eris felix, multos numerabis amicos,
Tempora si fuerint nubila, solus eris.*

BODINARD, narré, à part.

Où veut-il en venir ? (Haut.) Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite ?

LAMBREQUIN.

En effet, tu as l'air enchanté. Mon Dieu, c'est bien simple, je passais à Gravesan, en touriste ; je descends à l'Hôtel des quatre fils Aymon...

BODINARD.

L'auberge des Quatre fils Aymon.

LAMBREQUIN.

Ah ! c'est une auberge ! On y est si mal que je l'avais prise pour un hôtel.

BODINARD, riant.

Ah ! Ah ! Ah !

LAMBREQUIN.

A la bonne heure, tu dégèles. Ce matin à la table d'hôte j'entends parler d'élection. Un gros monsieur s'écrie : Il paraît que Bodinard se porte encore !... Tous les convives éclatent de rire... Ah ! Ah ! Bodinard !... Bodinard le Black-Boulé !... Bodinard le candidat inamovible, Bodinard le grotesque. Et comme nous étions au dessert, un d'eux demande du Kummel Bodinard.

BODINARD.

Pourquoi du Kummel Bodinard ?

LAMBREQUIN.

Du Kummel double zéro... À ces mots : Bodinard double zéro, je m'écrie : — Mais alors c'est d'Aristippe Bodinard que vous voulez parler ? — Oui, oui, Aristippe, c'est bien cela ! Il a tous les ridicules. — Je me suis levé frémissant. — Je ne permettrai pas qu'on insulte mon ami. Bodinard est un de mes amis d'enfance.

BODINARD.

Bravo !

LAMBREQUIN.

Il est bête, c'est possible, mais j'affirme qu'il y en a de plus bêtes que lui, pas beaucoup, mais enfin, il y en a !... Sourires d'incrédulité dans l'assistance.

BODINARD, d'un ton de reproche.

Lambrequin !

LAMBREQUIN.

Je raconte les choses telles qu'elles se sont passées. J'ai demandé ton adresse, on me l'a indiquée et je suis accouru, ne voulant pas passer si près de toi sans venir te serrer la main et faire quelques repas à ta table.

BODINARD.

Ce cher Lambrequin !...

LAMBREQUIN.

Te rappelles-tu le collège ? Je faisais tous tes devoirs.

BODINARD.

Moi je te donnais mes semaines.

LAMBREQUIN.

Grâce à moi, tu avais tous les prix, tous les lauriers ! Le pape n'a que trois couronnes... Je t'en ai vu neuf, Aristippe.

BODINARD, naïvement.

Ça servait pour le bœuf à la mode.

LAMBREQUIN.

Grande fut la stupéfaction de ta famille, lorsque tu fus collé au baccalauréat.

BODINARD, naïvement.

Ne parlons pas de ça !

LAMBREQUIN.

Pourquoi? Ne sommes-nous pas seuls! Que fit Bibi, alors; que fit mon inaltérable dévouement? Je passai tes deux bachots, sous ton nom, avec tes papiers.

BODINARD.

Plus bas, malheureux! Je te l'ai payé ton inaltérable dévouement. Tu m'as même fait des reçus.

LAMBREQUIN.

Oui, oui, je me rappelle. « Reçu d'Aristippe Bodinard, la somme de deux mille francs, pour fournitures universitaires... Lettres... » « Reçu de Bodinard (Aristippe) la somme de trois mille francs pour fournitures universitaires... Sciences... » Dame, les sciences, c'est plus cher! Tel que tu me vois, j'ai passé trente-huit bachots lettres et vingt bachots sciences. — Je suis cinquante-huit fois bachelier, sous des noms différents, à deux mille cinq cents francs l'un dans l'autre. Après avoir usé toutes les facultés de France, je suis allé en Corse, en Algérie. Je faisais l'exportation, tous frais payés, — cinq mille francs sans escompte.

BODINARD.

Qu'est-ce que tu as fait de tout cet argent-là?

LAMBREQUIN.

Les femmes, mon cher!...

BODINARD.

Cinquante-huit fois bachelier, tu aurais pu prétendre à tout.

LAMBREQUIN.

J'ai prétendu!... Mais je n'ai jamais pu me fixer sur le choix d'une carrière. — Avocat? Je pouvais l'être. Ce n'était pas honnête. Jamais on ne me fera dire d'un filou : Acquitez-le, messieurs les jurés. — Magistrat debout? la fatigue. — Magistrat assis? Ça endort!... Médecin? Je n'aime pas vivre avec les malades. — Notaire? — Il faut avoir au moins soixante ans. Alors, je

me suis mis à chercher et je cherche encore. Et comme il faut vivre, j'ai essayé un peu de tout. J'ai été tour à tour garçon de bains froids : on ne travaille que l'été. Poète : on travaille tout le temps, mais on crève de faim ; conducteur de tramways, ce n'est pas une existence, etc... Ah ! j'ai souffert, j'ai bien souffert. Mais de chacune de mes souffrances, j'ai fait un cri, un cri sublime, et des cris sublimes, j'ai fait un volume de vers qui ne s'est pas vendu. Tiens, je te l'offre, tu verras comme c'est beau. Mes vers te feront frissonner. C'est le génie qui les a dictés à la misère !...

BODINARD, se fouillant, avec tranquillité.

Tu veux cinq louis, n'est-ce pas ?

LAMBREQUIN, allumant une cigarette.

Si ça ne te gêne pas... je te les rendrai.

BODINARD, l'interrompant.

Ça ne presse pas.

LAMBREQUIN.

Au centuple ! Je veux que chacun de tes louis te donne cinq cents voix aux élections.

BODINARD.

Alors, en voici dix autres.

LAMBREQUIN.

Je ne suis pas pressé, on ne m'attend pas à Paris ; je vais faire une propagande effrénée pour toi. Après mon déjeuner de ce matin, je crois l'opinion récalcitrante.

BODINARD.

Nous la dompterons !

LAMBREQUIN.

Je te laisse. Je vais tâter l'opinion.

BODINARD.

Attends un instant. (Il ouvre la porte à droite premier plan et décroche un pardessus.) Tiens !

LAMBREQUIN.

Un pardessus d'hiver en juin !

BODINARD.

Je t'en prie. (Il lui passe le pardessus qui recouvre ses vêtements.) Maintenant tu peux y aller.

LAMBREQUIN.

A quelle heure dînes-tu ?

BODINARD.

A sept heures.

LAMBREQUIN.

C'est entendu !

Il sort au fond.

SCÈNE VII

BODINARD, puis MADAME TARTARET,
puis ATHENAÏS.

BODINARD, seul.

Comment, il s'invite ! Après ça, puisqu'il m'est utile.

- MADAME TARTARET, entrant.

Le groupe est parti, pourquoi n'êtes-vous pas venu ?

BODINARD.

J'étais occupé.

MADAME TARTARET.

Heureusement, j'étais là. Ces braves gens ont bu à votre santé.

BODINARD.

Vous leur avez donné de la bière ?

MADAME TARTARET.

Du vin de Champagne, le vin des classes dirigeantes.

ATHÉNAÏS.

Monsieur, c'est Monsieur le baron qui demande Monsieur.

MADAME TARTARET.

Monsieur le baron ? quel baron ?

ATHÉNAÏS.

M. de Trinqueville, celui qui bat monsieur à toutes les élections.

BODINARD, à part.

Vipère !

MADAME TARTARET.

M. de Trinqueville, ici ! (A Athénaïs.) Faites attendre quelques instants ce gentilhomme. Il faut l'humilier.

BODINARD.

Eh bien ! qu'est-ce que je vais faire, moi, en attendant qu'il ait attendu ?

MADAME TARTARET.

Vous ferez semblant d'être occupé. (A Athénaïs.) Vous introduirez M. de Trinqueville, tout à l'heure. Dites-lui que M. Bodinard est avec ses électeurs.

ATHÉNAÏS, à part.

Autant lui dire qu'il est seul.

MADAME TARTARET.

Ah ! écoutez, Athénaïs ! Allez chercher les deux bustes qui sont dans ma chambre.

Athénaïs sort.

BODINARD.

Qu'est-ce que vous voulez en faire ?

MADAME TARTARET.

J'ai mon plan. (A Bodinard.) Maintenant, mettez-vous là et faites semblant de travailler.

ATHÉNAÏS, entrant.

Voici les bonshommes, madame.

MADAME TARTARET.

Le buste de Jean-Jacques et celui d'Arouet !

ATHÉNAÏS.

Des parents à madame ?

BODINARD.

Pourquoi ne les laissez-vous pas dans votre chambre ?

MADAME TARTARET.

Je veux que M. de Trinqueville les voie. (Elle les place sur la table bien en vue.) Faites entrer M. de Trinqueville.

ATHÉNAÏS.

Oui, madame.

MADAME TARTARET, à Bodinard.

Je vais finir votre profession de foi.

BODINARD.

Oui, belle-maman, allez !

MADAME TARTARET, de la porte.

Parlez le moins possible et soyez dédaigneux.

Elle sort à gauche.

SCÈNE VIII

BODINARD, DE TRINQUEVILLE.

Bodinard est assis à son bureau et écrit furieusement, en faisant grincer sa plume d'oie sur le papier.

ATHÉNAÏS, annonçant.

M. de Trinqueville !

Bodinard ne bronche pas. Athénaïs sort.

BODINARD, sans se retourner.

Veuillez-vous asseoir, je vous prie.

Grincement de la plume.

DE TRINQUEVILLE.

Monsieur...

BODINARD.

Prenez une chaise.

DE TRINQUEVILLE.

Je suis le baron de Trinqueville.

BODINARD, avec impatience.

Eh bien ! prenez deux chaises. (De Trinqueville prend une chaise, s'assied, en prend une autre et allonge ses jambes dessus. Voyant que Bodinard continue à écrire, il allume un cigare et sort la *Gazette de France* qu'il lit. Bodinard se levant.) Je suis à vous.

DE TRINQUEVILLE.

Prenez une chaise.

BODINARD.

Monsieur, je suis chez moi.

DE TRINQUEVILLE.

Eh bien ! prenez deux chaises. (Designant les bustes.) Qu'est-ce que vous vendez ces petits objets-là ?

BODINARD.

Que désirez-vous, monsieur ?

DE TRINQUEVILLE.

Je désire, d'abord, être reçu poliment.

BODINARD.

Serait-ce une leçon, monsieur ?

DE TRINQUEVILLE.

C'est ce que vous voudrez.

BODINARD.

A[la bonne heure !

DE TRINQUEVILLE.

Monsieur Bodinard, ma visite va vous surprendre.

BODINARD.

Elle m'avait déjà surpris.

DE TRINQUEVILLE.

Je m'appelle le baron de Trinqueville, je suis millionnaire.

BODINARD.

Moi aussi.

DE TRINQUEVILLE.

Je suis votre adversaire politique.

BODINARD.

Moi aussi.

DE TRINQUEVILLE.

Seulement, moi je suis élu !...

BODINARD.

Dites : je l'ai été.

DE TRINQUEVILLE.

Mais, en politique, on peut être et avoir été, et tout me fait espérer que les élections prochaines seront excellentes pour nous.

BODINARD.

Achevez, monsieur.

DE TRINQUEVILLE.

Je vais bien vous étonner : moi, le baron de Trinqueville.

BODINARD, à part.

Il est agaçant !

DE TRINQUEVILLE.

Je viens à vous, Aristippe Bodinard, et je vous dis : monsieur Aristippe Bodinard j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle Lucie Bodinard, votre sœur, que j'aime.

BODINARD, à part, gravement.

Ce doit être une manœuvre électorale. (Haut.) Je vais vous étonner bien davantage : moi, monsieur, moi simple Aristippe, simple Bodinard, je vous dis à vous et à vos ancêtres peints sur toile, que je vous refuse la main de Mlle Lucie Bodinard.

DE TRINQUEVILLE.

Vous me la refusez !

BODINARD.

Moi, vivant, une Bodinard n'épousera pas un De Trinqueville. Je ne veux pas de mésalliance dans ma famille ! Allez donc prendre une guitare, monsieur le baron, et venez chanter des romances sous nos fenêtres. Allez chercher une échelle de soie et escaladez le balcon. Vous devez avoir des échelles de famille qui ne servent plus depuis Louis XV !...

DE TRINQUEVILLE.

Monsieur, trêve de plaisanteries ! Je vous dis que j'aime Mlle Lucie.

BODINARD.

Je vous dis que le Droit du seigneur n'existe plus ! (Montrant les hustes.) Grâce à ces deux gaillards-là, tenez !

DE TRINQUEVILLE.

Je n'aurais jamais cru que M. de Voltaire m'empêcherait d'épouser mademoiselle votre sœur.

BODINARD, à part.

Suis-je assez dédaigneux !

SCÈNE IX

BODINARD, DE TRINQUEVILLE, LUCIE.

Lucie entre par la gauche.

DE TRINQUEVILLE, saluant.

Mademoiselle !

LUCIE, avec aisance.

Bonjour, monsieur le baron, comment vous portez-vous ?

DE TRINQUEVILLE.

Très bien, mademoiselle, je vous remercie.

LUCIE.

Qu'est-ce qui nous vaut l'honneur de votre visite ?

Bodinard regarde stupéfait.

DE TRINQUEVILLE.

Je venais, mademoiselle, demander votre main à monsieur votre frère.

LUCIE.

Et que vous a répondu mon frère ?

BODINARD.

J'ai répondu : Jamais ! jamais ! jamais !

LUCIE.

Vos jamais dureront dix-huit mois !...

DE TRINQUEVILLE.

Je vous aime, mademoiselle, et je vous aimerai (Se tournant vers Bodinard.) toujours ! toujours ! toujours !

BODINARD.

Monsieur !...

DE TRINQUEVILLE.

A revoir, mon beau-frère.

Il sort.

BODINARD, furieux, à Lucie.

Rentrez dans votre chambre.

LUCIE.

Non, Aristippe, j'irai au jardin.

BODINARD.

J'aimerais mieux te voir épouser un porteur d'eau.

LUCIE.

Cela te ferait une voix de plus!...

Elle sort.

SCENE X

BODINARD, puis LAMBREQUIN.

BODINARD.

S'amouracher d'un réactionnaire ! C'est trop fort !
 (Au buste.) Pardon, Jean-Jacques !

LAMBREQUIN, entrant.

Fichu pays ! Ce qu'on doit s'y ennuyer à partir de
 minuit.

BODINARD.

Eh bien, cher ami. (A part.) Tant pis, nous sommes
 seuls, je l'appelle cher ami.

LAMBREQUIN, il va enlever le pardessus.

Ouf ! J'ai chaud !

BODINARD.

Ne l'enlève pas : on pourrait entrer... As-tu tâté l'o-
 pinion ?

LAMBREQUIN.

Oui, cher ami !

BODINARD.

Eh bien ?

LAMBREQUIN, avec aisance.

C'est assuré !

BODINARD.

Quoi ?

LAMBREQUIN.

Ton échec ! Cet arrondissement est rétrograde.

BODINARD,

Mais puisque je me tue à leur crier : **Electeurs, votre opinion est la mienne.**

LAMBREQUIN.

Il paraît que ça ne leur suffit pas.

BODINARD.

Si je faisais afficher de grandes bandes avec ces simples mots : **votez tous pour Bodinard ?**

LAMBREQUIN.

On collerait De Trinquerville sur Bodinard et tu aurais payé les trois quarts des affiches de ton adversaire. Non, tu sais, tu es coulé.

BODINARD.

Cette familiarité...

LAMBREQUIN.

Que veux-tu ? je suis pauvre, je ne peux pas habiller la vérité. Sais-tu ce qu'il te faudrait ? Il faudrait quelqu'un qui parlât pour toi aux électeurs, qui les entraînaît par ses discours ardents.

BODINARD.

Qui leur dit : **Votons tous pour Bodinard !**

LAMBREQUIN.

Parfaitement : quelqu'un qui, du haut de la tribune, électriserait la foule.

BODINARD.

Oui, oui. Il en faudrait même plusieurs comme ça. Mais que veux-tu ? Il n'y a qu'un orateur dans le pays et c'est le baron de Trinqueville.

LAMBREQUIN.

On en fait venir du dehors, des orateurs.

BODINARD.

Alors ils ne sont pas connus !

LAMBREQUIN.

Un orateur n'a pas besoin d'être connu. Il est orateur, ça suffit. Il est comme César : *Veni, vidi, vici*.

BODINARD.

Dis donc ! Si tu allais parler pour moi, dans les réunions, après avoir passé chez mon tailleur ?

LAMBREQUIN.

Il n'y a rien à faire pour toi dans cet arrondissement.

BODINARD.

J'y suis connu, pourtant...

LAMBREQUIN.

Tu y es trop connu !

BODINARD.

Et ailleurs, dans un pays où je ne serais pas connu ?

LAMBREQUIN.

On dirait en m'écoutant :... C'est très joli... mais où est-il ce Bodinard ?

BODINARD.

Tu leur répondrais : Il est à Gravesan !

LAMBREQUIN.

Pourquoi ne se montre-t-il pas ?

BODINARD.

Je me montrerai. Ça, c'est facile !

LAMBREQUIN.

On dirait alors, pourquoi ne parle-t-il pas ?

BODINARD.

Un bon rhume...

LAMBREQUIN.

On prendrait des renseignements. On en prend lorsqu'on engage un domestique : à plus forte raison, lorsqu'il s'agit d'un député.

BODINARD, désespéré.

Alors que faire ? Je ne sais plus, moi.

LAMBREQUIN.

Mais je le sais, moi ; moi, qui arrive toujours te tendre la perche ; moi, ta Providence !

BODINARD.

Tu as une idée ?

LAMBREQUIN.

Si je n'en avais qu'une ?... (Se tapant le front.) La petite boîte en est pleine. J'en ai trop, d'idées. C'est même ce qui m'a perdu. Je ne savais jamais celle que je devais suivre. Je veux que tu sois député, tu le seras.

BODINARD.

Lambrequin, mon cher Lambrequin, si tu fais cela, à toi ma vie, mon sang, ma reconnaissance éternelle.

LAMBREQUIN.

J'accepte cette dernière.

BODINARD.

Parle ! quel est ton plan ? Tu as un plan ?

LAMBREQUIN.

Je vais partir pour la Martinique.

BODINARD.

Pour la Martinique?

LAMBREQUIN.

Et je vais passer ta députation, comme j'ai passé tes baccalauréats.

BODINARD.

Mais...

LAMBREQUIN.

Tu es sûr de ton affaire. J'arrive. j'enfièvre... j'électrise... tu es élu.

BODINARD.

Tu leur dis : Nommez Bodinard!

LAMBREQUIN.

Je leur dis : Je suis Bodinard ! comme au bachot.

BODINARD.

Est-ce que c'est possible ?

LAMBREQUIN.

Tout ce qu'il y a de plus facile ! Que faut-il pour être député ? qu'on vous nomme. Tu pourrais être nommé dans vingt départements, sans y avoir mis les pieds.

BODINARD.

Mais pourquoi veux-tu aller à la Martinique ?

LAMBREQUIN.

Parce que les électeurs n'en reviennent pas.

BODINARD.

En somme, moi je ne cours aucun risque ?

LAMBREQUIN.

Aucun !

BODINARD.

Alors ! j'accepte... mon cher, mon vieux Lambrequin ! Je n'ose pas t'offrir de l'argent pour cela.

LAMBREQUIN, *fausse sortie.*

Alors n'en parlons plus...

BODINARD.

Je comptais, une fois élu, demander pour toi une sous-préfecture ou un bureau de tabac.

LAMBREQUIN.

Je préfère le bureau de tabac, c'est plus sûr ; mais en attendant il faut vivre, faire figure. Et les frais de séjour ? Et les fonds secrets ?

BODINARD.

Tu as raison. Je vais t'ouvrir un crédit.

LAMBREQUIN.

Nous parlerons de ta reconnaissance au retour... si je réussis... Si je ne réussis pas, j'aurai travaillé pour rien.

BODINARD.

Tu réussiras.

LAMBREQUIN, *avec intention, le toisant.*

Alors j'aurai travaillé pour pas grand'chose !...

BODINARD.

Dis donc, si j'allais avec toi, là-bas ?

LAMBREQUIN.

Non, tu gâterais tout.

BODINARD.

Alors qu'est-ce que je ferai pendant que tu seras à la Martinique ?

LAMBREQUIN.

Tu iras en Suisse.

SCÈNE XI

LES MÊMES, MADAME TARTARET, puis EMMA
et LUCIE, puis ATHÉNAÏS.

MADAME TARTARET, entrant de gauche.

Je vous demande pardon, je croyais que vous étiez
seul.

BODINARD, à sa belle-mère.

M. Lambrequin! (A Lambrequin.) Ma belle-mère!

LAMBREQUIN.

Elle est encore fort belle !...

BODINARD.

Madame, je renonce à poser ma candidature dans
l'arrondissement de Gravesan.

MADAME TARTARET.

Une désertion!

BODINARD.

Non, madame. M. Lambrequin, riche planteur, est
venu ici tout exprès pour m'offrir la candidature de la
Martinique, au nom de tous les colons du pays.

LAMBREQUIN.

Et des gens de toutes les couleurs, au point de vue
de la p...

MADAME TARTARET, avec pudeur.

Monsieur...

LAMBREQUIN.

De la politique.

BODINARD.

J'ai accepté. Je me dois à nos braves colons.

LAMBREQUIN.

Son élection est assurée.

MADAME TARTARET.

Monsieur, vous dînez avec nous ?

LAMBREQUIN.

Avec plaisir, madame.

MADAME TARTARET.

Voulez-vous vous débarrasser de votre pardessus ?

LAMBREQUIN.

Je vous remercie, il ne me gêne pas.

BODINARD.

M. Lambrequin habite un pays chaud et il grelotte sans son pardessus.

MADAME TARTARET, à Bodinard.

Quand partez-vous pour la Martinique ?

LAMBREQUIN.

Nous partirons ce soir.

MADAME TARTARET.

Mais il est temps de s'occuper de tous les préparatifs.
(Elle appelle.) Emma ! Lucie !

Entrée d'Emma et de Lucie.

EMMA.

Qu'arrive-t-il ?

LUCIE, à Bodinard.

Tu es nommé ?

MADAME TARTARET, présentant Emma.

Ma fille !

BODINARD, présentant Lucie.

Ma sœur...

MADAME TARTARET.

M. Lambrequin, riche planteur, qui vient, au nom de toute la Martinique, offrir à M. Bodinard...

LUCIE.

Du café?

LAMBREQUIN.

Non, mademoiselle, la députation.

ATHÉNAÏS, entrant.

La soupe est sur la table.

MADAME TARTARET.

Votre bras, à ma fille, monsieur.

Lambrequin donne le bras à Emma, Bodinard à madame Tartaret.

LUCIE, à part.

Il ne me plaît pas du tout ce monsieur.

ATHÉNAÏS, à part.

Comment, on le retient à dîner! Oh! la politique!...
quelle cuisine!...



ACTE DEUXIÈME

Un Salon à Paris, chez Bodinard. — Les murs de ce salon sont tricolores, aux couleurs nationales. — Les meubles sont recouverts de housses tricolores. — Au dessus de la porte du fond, un drapeau tricolore. — Tapis de table tricolore, chapeaux de lampe tricolores. — Dans la bibliothèque, six rayons, un rayon bleu, un rayon blanc, un rayon rouge, etc. — Portières tricolores, rideaux tricolores. — La porte du fond donne sur l'antichambre. — Porte à gauche, conduisant aux chambres des dames. — Porte à droite, conduisant à la chambre de Bodinard. — Au fond, dans le pan coupé, une fenêtre. — Sur un meuble, une statuette de Cérés.

SCÈNE PREMIÈRE

BODINARD, ATHÉNAÏS.

Bodinard, en robe de chambre tricolore, dépouille un volumineux courrier.

ATHÉNAÏS, entrant; elle a un tablier tricolore.

Est-ce que Monsieur dîne à la maison?

BODINARD.

A qui parlez-vous?

ATHÉNAÏS.

A monsieur.

BODINARD.

A moi?

ATHÉNAÏS.

Dame!

BODINARD.

Qu'est-ce que je suis?

ATHÉNAÏS.

Vous êtes monsieur Bodinard.

BODINARD.

Et qu'est-ce qu'il est, monsieur Bodinard?

ATHÉNAÏS.

C'est mon maître.

BODINARD, de plus en plus animé.

Mais qu'est-ce qu'il est ton maître?... Cordonnier? Chaudronnier? Mécanicien?... Il est député! ton maître: et quand on parle à un député, on dit : Monsieur le député! (A part.) Je trouve même que c'est insuffisant.

ATHÉNAÏS.

Monsieur le sait bien, qu'il est député. Je n'ai pas besoin de le lui apprendre!...

BODINARD.

On dit : Monsieur le député dîne-t-il à la maison?

ATHÉNAÏS.

Bien, bien, je le dis.

BODINARD.

Je dîne ici, ou plutôt nous dînons, car ces dames vont arriver! Elles viennent habiter Paris avec moi.

ATHÉNAÏS.

Bien, monsieur. (Bodinard la regarde.) Il doit tarder à monsieur de revoir sa famille?

BODINARD.

Certes, depuis trois mois!

ATHÉNAÏS.

Lorsque monsieur le député a télégraphié à Gravesan : « Suis élu. Belle majorité. » Ah ! il y en a eu des cris de joie !... Et l'on s'embrassait ! .. on félicitait madame la députée !...

BODINARD.

On ne dit pas madame la députée

ATHÉNAÏS.

Cependant, à Gravesan, on dit : madame la sous-préfète ?

BODINARD.

Vous allez comparer un député à un sous-préfet ?

ATHÉNAÏS.

Dame, pour le travail, ça doit être à peu près. Madame Tartaret a fait porter votre dépêche à tout le monde. On ne voulait pas le croire.

BODINARD.

Pourquoi ?

ATHÉNAÏS.

On disait : Bodinard, député ! C'est impossible, même à la Martinique !

BODINARD.

Assez !

ATHÉNAÏS, désignant la statuette.

Qu'est-ce que c'est que ça, monsieur ?

BODINARD.

C'est la statuette de la Liberté sage.

ATHÉNAÏS.

Ah ! il y a écrit dessus Cérès.

BODINARD.

Un mot grec qui veut dire Liberté.

ATHÉNAÏS.

Cependant...

BODINARD.

As-tu fini ? Va plumer ta volaille.

ATHÉNAÏS.

Je vais plumer, monsieur le député. Monsieur ne va pas à la gare ?

BODINARD.

Non, j'ai du travail.

ATHÉNAÏS.

Adieu, monsieur... (En sortant.) le député!...

Elle sort.

SCÈNE II

BODINARD, seul.

Je ne vais pas à la gare, parce que j'attends Lambrequin... Il devait arriver, il y a trois jours, de la Martinique. Il n'a pas encore paru. Lambrequin, allant là-bas à ma place, je suis allé faire un voyage en Suisse... Pays de montagnes, châteaux... beaux glaciers. (Regardant sa montre.) Deux heures un quart. Ces dames vont arriver, qu'est-ce que je vais leur dire ? J'ai bien là une géographie, mais je n'y trouverai pas des détails sur mon élection. Voyons (Il ouvre la bibliothèque, et il prend un volume de Larousse.) « La Martinique... île de l'Océan Atlantique, dans les petites Antilles françaises. Cette île est élevée. » Ah ! bien ! sur une hauteur ! « Deux saisons se partagent l'année dans cette île. L'une commence au 15 octobre et dure à peu près neuf mois !... » Ce doit être pendant celle-là que les femmes deviennent mères... « L'hiver commence le 15 juillet !... » C'est in-

sensé ! On n'a pas idée de ça ! Faire commencer l'hiver en juillet... Quand on annexe un pays à la France, on devrait bien mettre les saisons d'accord.

On entend dans la coulisse la voix des quatre femmes : Madame Tartaret, Emma, Lucie et Athénaïs. Bodinard referme promptement le dictionnaire. Les phrases suivantes s'entrecroisent dans la coulisse.

EMMA.

Monsieur est-il là ?

ATHÉNAÏS.

Ah ! qu'il va être content de revoir ces dames !

LUCIE.

Bonjour, Athénaïs.

ATHÉNAÏS.

Bonjour, madame. Bonjour, mesdemoiselles.

MADAME TARTARET.

Payez la voiture !

EMMA.

Ah ! qu'il me tarde de le revoir.

ATHÉNAÏS, entrant.

Voilà ces dames.

SCÈNE III

BODINARD, MADAME TARTARET, EMMA, LUCIE,
ATHÉNAÏS.

Les trois femmes se jettent sur Bodinard, l'embrassent, se l'arrachent.

EMMA.

Ah ! Cher ami !

MADAME TARTARET.

Ah ! mon gendre !

LUCIE.

Ah ! mon frère !

EMMA.

Cher Aristippe !

Scène bruyante. Il passe de bras en bras. Il embrasse machinalement Athénaïs.

ATHÉNAÏS.

Monsieur m'a embrassée. Quel honneur !

BODINARD.

Quel bruit !... On se croirait à la Chambre.

MADAME TARTARET.

Mon gendré ! mon député ! mon orgueil !

Athénaïs sort.

EMMA.

Ne le fatiguons pas. Vous ne trouvez pas qu'il a un peu maigri?...

MADAME TARTARET.

La lutte électorale !

EMMA.

Il a bruni.

MADAME TARTARET.

Le soleil des Tropiques !

LUCIE.

La mer ne t'a pas fatigué ?

BODINARD.

Si, beaucoup !

MADAME TARTARET.

Ce n'est pas étonnant ! Il a le mal de mer sur les fleuves.

EMMA.

Que de choses tu dois avoir à nous raconter !

BODINARD, à part.

Nous y voilà. Si encore je savais inventer !

MADAME TARTARET.

Vous devez nous avoir apporté des journaux de là-bas ?

BODINARD.

Des journaux ? Oui... c'est-à-dire non !

EMMA.

Comment, tu ne nous as pas apporté les journaux ?

BODINARD.

Par modestie.

MADAME TARTARET.

Il faut écrire pour qu'on nous les envoie. Et M. Lambrequin, comment va-t-il ?

BODINARD.

Très bien !

EMMA.

Est-ce qu'il l'a bien reçu dans sa plantation ?

BODINARD.

Magnifiquement. J'ai voulu qu'il vint passer quelques jours avec nous ; il va arriver,

MADAME TARTARET.

A Paris ? Comment, il a refait le voyage ?

BODINARD.

Il ne vit qu'en voyage ! C'est un homme qui fait le tour du monde tous les trois mois.

EMMA.

Parle-nous de la Martinique.

LUCIE.

Oui, donne-nous des détails.

MADAME TARTARET.

Est-ce un beau pays ?

BODINARD.

Etonnant ! Si vous aviez vu le Mont-Blanc.

MADAME TARTARET.

Le Mont-Blanc !

BODINARD, se reprenant.

De neige. Le mont... blanc de neige....

LUCIE.

Quel mont ?

BODINARD.

L'Hoyode Monterey !

LUCIE.

Mais il n'y a pas de montagne de ce nom à la Martinique.

BODINARD.

C'est une nouvelle. On l'a découverte depuis peu. Vous savez que la Martinique est dans les Antilles Françaises.

LUCIE.

Parfaitement. La population était de 138,007 habitants en 1868.

BODINARD.

Oui. Bel escalier.

EMMA.

Où donc ?

BODINARD.

Pour monter à l'île... qui est sur une hauteur...

EMMA.

Nous savions qu'elle était sur une hauteur, mais nous ignorions qu'il y eût un escalier.

BODINARD.

Un escalier gigantesque.

MADAME TARTARET.

Ne serait-ce pas l'escalier des Géants ?

BODINARD.

Précisément. Maintenant ce qui va vous surprendre le plus, le voici : En France, n'est-ce pas, nous avons quatre saisons ? eh bien, à la Martinique, il n'y en a que deux.

LUCIE.

Parfaitement.

BODINARD.

Est-ce drôle !

MADAME TARTARET.

Les voyages sont bien instructifs.

BODINARD.

On m'a parlé aussi de fréquents tremblements de terre, mais je me vanterais si je disais qu'il y en a eu pendant mon séjour.

LUCIE.

Comme les dictionnaires sont exacts !

BODINARD.

Quels dictionnaires ?

LUCIE.

Oui, j'admire leur précision... Quand tu as été parti, nous avons voulu avoir des détails sur la Martinique, et le dictionnaire nous a dit tout cela. Je te le montrerai, tu verras.

MADAME TARTARET.

Maintenant, dites-moi, Aristippe, pourquoi vous êtes-vous porté comme radical ?

BODINARD.

Qu'est-ce que vous me racontez là ?

MADAME TARTARET.

C'est ce que vous nous avez télégraphié de la Martinique. « Suis élu comme radical. » Comment, radical ?

BODINARD, à part.

Mais je ne savais pas cela ! Moi qui me suis placé au centre gauche.

EMMA.

Tu as changé d'opinion ?

BODINARD.

Je n'ai pas pu changer d'opinion, je n'en avais pas encore une de fixe. J'en ai pris une.

MADAME TARTARET.

Il a pris celle de ses électeurs.

EMMA.

Alors tu sièges à l'Extrême Gauche ?

BODINARD.

A côté de Clémenceau.

MADAME TARTARET.

Nous l'inviterons à dîner., Vite une dépêche.

Elle s'assied à une table et écrit.

EMMA.

Tu télégraphies déjà, maman ?

MADAME TARTARET.

Je télégraphie à Gravesan ! (Elle écrit.) « Arrivées bonne santé. Enfermez dans placard bustes Voltaire et Jean-Jacques... »

EMMA.

Efface Jean-Jacques, ça fait deux mots.

MADAME TARTARET.

Tu as raison. « Enfermez dans placard bustes Voltaire et Rousseau. »

BODINARD.

Pourquoi donc ?

MADAME TARTARET.

Vous allez le savoir. « Mettez, à la place, bustes Robespierre et Danton que recevrez par grande vitesse. »

BODINARD.

Oh ! quelle bonne idée !

MADAME TARTARET.

« Mettez aussi les housses. »

Bodinard sonne.

ATHÉNAÏS.

Madame a sonné ?...

MADAME TARTARET.

Cette dépêche au télégraphe.

ATHÉNAÏS.

Je ne sais pas où c'est.

BODINARD.

Donnez-la au concierge.

Athénaïs sort.

EMMA.

Quel bonheur d'habiter Paris !

LUCIE.

Oh ! moi, je l'adore !

MADAME TARTARET.

Vous ne le connaissez pas !

LUCIE.

Comme ça doit être beau, le Boulevard des Italiens ?

EMMA.

Et tous les théâtres !... Et toutes ces fêtes... Et toutes ces voitures...

BODINARD.

Et tous ces écrasés...

MADAME TARTARET.

Nous irons au bois...

LUCIE.

Aux cours de la Sorbonne.

MADAME TARTARET.

Au bal de l'Elysée !... Vous verrez quelle différence avec le bal de la sous-préfecture !...

LUCIE.

A la sous-préfecture, on ne danse qu'au piano !

EMMA.

Depuis le Quatre-Septembre. Sous l'Empire, il y avait un quatuor !

LUCIE.

Nous irons à la Chambre.

MADAME TARTARET.

Non... vous... vous n'irez pas à la Chambre.

BODINARD.

Pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle voie son frère dans l'exercice de ses fonctions ?

MADAME TARTARET.

Ce n'est pas pour vous qu'elle voudrait aller au Palais-Bourbon, c'est pour y voir M. de Trinqueville !

BODINARD.

Elle pense toujours à ce représentant de la féodalité ?

LUCIE.

Plus que jamais !

BODINARD.

Vous me ferez le plaisir d'accompagner cette petite fille au couvent.

MADAME TARTARET.

Au couvent ? Y songez-vous ? Que dirait le *Cri du peuple* ?

BODINARD.

C'est juste ! Dans un couvent laïque, alors !

MADAME TARTARET.

A la bonne heure !

BODINARD.

Assez sur ce sujet.

MADAME TARTARET.

Allez voir vos chambres.

BODINARD.

Je vais les accompagner.

MADAME TARTARET.

Non, j'ai à parler avec vous.

BODINARD.

De quoi ?

MADAME TARTARET.

De la situation politique.

BODINARD, à Lucie.

Tu n'as pas besoin de défaire ta malle.

LUCIE.

Je la déferai, et je n'irai pas au couvent !...

BODINARD.

Mais c'est de l'insubordination !...

LUCIE.

Je suis de l'Extrême Gauche.

Elle sort.

EMMA.

Elle a raison.

Elle sort.

SCÈNE IV

MADAME TARTARET, BODINARD.

BODINARD, à part.

Et Lambrequin qui n'arrive pas !

MADAME TARTARET.

Vous n'êtes pas orateur, Aristippe ! je ne le vous reproche pas, l'essentiel est d'être député. Si tous les députés étaient orateurs, ça n'en finirait plus ! Vous appartenez à la phalange des silencieux, il y a ceux qui ne disent rien et ceux qui interrompent. Avez-vous fait un choix ?

BODINARD.

Certainement, ma belle-mère, j'ai fait un choix. J'interromprai quand ça me viendra.

MADAME TARTARET.

Je me permettrai de vous donner quelques idées là-dessus. Vous interromprez d'une façon polie, autant que possible. Voici un choix d'interruptions faciles à appliquer. (Elle sort un carnet.) J'ai commencé ce carnet lors de votre première candidature... il y a longtemps... (Elle lit.) « Bravo ! très bien ! A l'ordre ! la clôture ! Et le 4 septembre?... » Non, ça, c'est pour quand vous n'étiez pas républicain. (Elle efface.) « Silence au Deux décembre, vous en êtes un autre ! Canaille ! Misérable ! »

BODINARD.

En avez-vous beaucoup ?

MADAME TARTARET.

Quarante-six ! Vous en avez pour deux ans ! Vous allez apprendre ces interruptions par cœur ! Je vous interrogerai demain matin.

BODINARD.

C'est ça.

MADAME TARTARET, de la porte.

Je veux que vous vous fassiez un nom.

BODINARD.

Très volontiers.

MADAME TARTARET.

Qu'est-ce que vous pensez des chemins de fer ?

BODINARD.

J'en pense le plus grand bien.

MADAME TARTARET.

C'est tout ? On va bientôt discuter cette question. Que direz-vous ?

BODINARD.

Je dirai qu'on devrait diminuer le prix des places, améliorer les buffets et mettre de l'eau chaude dans les bouillottes !

MADAME TARTARET.

Vous ? Vous voyagez pour rien.

BODINARD.

Raison de plus. Voyez au théâtre, ce sont les spectateurs qui ont des billets de faveur, qui sont les plus exigeants.

MADAME TARTARET.

Je continue.

BODINARD.

Vous n'éprouvez donc pas le besoin de vous reposer un peu ?

MADAME TARTARET.

Je ne suis pas fatiguée.

BODINARD.

Mais, moi, je le suis.

MADAME TARTARET.

Aurons-nous aujourd'hui la visite de M. Lambrequin ?

BODINARD.

Je l'espère.

MADAME TARTARET.

Quel homme charmant ! Il sait tout !

BODINARD.

Vous pouvez le dire.

MADAME TARTARET.

On ne s'ennuie pas une minute avec lui.

BODINARD.

C'est vrai. Il ne m'a pas ennuyé un seul instant pendant le voyage.

MADAME TARTARET.

Maintenant, je vous laisse. Je vais changer de toilette.

BODINARD.

Ouf !

MADAME TARTARET.

Je m'occupe pour vous d'une proposition de loi sur les célibataires : je prétends qu'avec la loi du divorce, ils n'ont pas de raison pour ne pas se marier.

BODINARD.

Si madame, ils en ont encore une.

MADAME TARTARET.

Laquelle ?

BODINARD.

Les belles-mères !...

MADAME TARTARET.

C'est trop fort ! Depuis qu'il est élu, il me tient tête.

Elle sort.

BODINARD.

Et Lambrequin, qui n'arrive pas ! Il voyage sous mon nom, de sorte que s'il venait à faire naufrage, je serais obligé d'être noyé.

SCÈNE V

BODINARD, LAMBREQUIN.

Lambrequin est vêtu à la dernière mode.

ATHÉNAÏS, annonçant.

M. Lambrequin.

BODINARD, à part.

Lui ! Enfin ! (A Lambrequin.) Toi ! mon ami ! mon frère !

LAMBREQUIN, fausse émotion.

Merci, Bodinard... ce moment, cette seconde me paie de toutes mes peines.

ATHÉNAÏS, à part.

Un chapeau tout neuf. Oh ! il est calé maintenant.

BODINARD.

Mais pourquoi n'es-tu pas arrivé plus tôt ?

LAMBREQUIN.

Je me suis arrêté au Havre... Une ancienne amie...

BODINARD.

Quel succès ! Quel triomphe !

LAMBREQUIN.

Deux mille voix de majorité ! Tu as battu la Tournière à plate couture.

BODINARD.

Qui ça, la Tournière ?

LAMBREQUIN.

Ton concurrent.

BODINARD.

Mon ami, mon cher ami ! Tu peux me tutoyer, bien que je sois député.

LAMBREQUIN.

Je te remercie de cette marque d'amitié... Ta belle-mère est en bonne santé ?

BODINARD.

Excellente, je te remercie. Elle a gardé de toi le meilleur souvenir.

LAMBREQUIN.

Tu as vu chez ton banquier que j'avais dépensé quatre-vingt mille francs ?

BODINARD.

C'est un peu raide, mais je ne te le reproche pas.

LAMBREQUIN.

Quatre-vingt mille francs pour être député ! Ce n'est pas cher ! Tu en avais dépensé deux cent mille pour ne pas l'être.

BODINARD.

Il ne te reste rien ?

LAMBREQUIN.

Presque rien. Tout a passé en frais de voyage et d'élections, achat de nègres. Je t'en ramène deux.

BODINARD.

En attendant que je te trouve un emploi, tu peux faire appel à ma bourse.

LAMBREQUIN.

Tu sais que je suis philosophe et que je me contente de peu. Ah! j'ai eu du mal pour te faire élire!

BODINARD.

Ce cher Gustave...

LAMBREQUIN.

Je n'ai reculé devant rien. Tiens, regarde-moi ça?

Il sort une grande affiche rouge.

BODINARD.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LAMBREQUIN.

C'est ta profession de foi : « Electeurs, mon concurrent, M. de La Tournière est aussi triste dans la vie privée que dans la vie publique! C'est un de ces hommes tarés que la pudeur devrait faire rentrer sous terre, s'ils avaient encore de la pudeur! » Il y en a deux cents lignes sur ce ton-là.

BODINARD.

Bravo! C'est très bien fait! (Prenant l'affiche.) Je savourerai le reste ce soir, dans mon lit.

LAMBREQUIN.

Tu sais que j'ai toujours su joindre l'agréable à l'utile, *utile dulci*.

BODINARD, à part.

Il connaît le latin comme ma poche, cet animal-là.

LAMBREQUIN.

Eh bien! tu as fait la conquête de la femme d'un riche planteur!

BODINARD.

Moi?...

LAMBREQUIN.

Naturellement, puisque je m'appelais Bodinard.

BODINARD, riant.

Oui, mais là, au moins, tu as siégé ?

LAMBREQUIN.

Je ne suis pas égoïste. Je t'ai rapporté sa photographie.

BODINARD.

Une négresse !

LAMBREQUIN.

Son mari n'est que jaune, c'est-à-dire cuivré.

BODINARD.

C'est une des plus belles noires que j'aie vues !...

LAMBREQUIN.

C'était une triple croche aux heures amoureuses. Il y a une dédicace.

BODINARD.

En vers ? Ce ne sont pas des vers blancs. (Lisant.) A Aristippe Bodinard.

« Toi, par qui j'ai connu les amours provisoires,
 « Qui m'as fait oublier mes conjugaux devoirs,
 « Chéri, tu ne dis plus : la blanche vaut deux noires !
 « Moi, je dirai toujours que le blanc vaut deux noirs ! »

Signé : ERNESTINE.

Tous mes compliments.

Il veut lui rendre la photographie.

LAMBREQUIN.

Tu peux la garder. Maintenant, veux-tu avoir l'obligeance de m'indiquer une chambre ?

BODINARD, étonné.

Comment ?

LAMBREQUIN.

Où est ma chambre ?

BODINARD.

Ta chambre ? Mais je ne savais pas que tu descendrais chez moi.

LAMBREQUIN.

Descendre ailleurs serait te faire injure.

BODINARD.

Je vais te donner la mienne, moi, je m'arrangerai, je me ferai dresser un lit de camp n'importe où... Tu es très aimable d'avoir songé à passer quelques jours ici avant de t'installer.

LAMBREQUIN.

Quelques jours ? Je t'en prie, ne limite pas mon dévouement.

BODINARD.

Ah !

LAMBREQUIN.

Je renonce à toute ambition autre que celle de vivre près de toi.

BODINARD, à part.

Diabre ! Enfin ! il fera mes discours.

LAMBREQUIN.

Tu verras la jolie vie que nous mènerons tous les deux. Le matin, lever à huit heures, neuf heures, l'hiver. — Chocolat. Journaux. Plaisanteries sur les femmes... A dix heures, promenade ; à onze heures, absinthe.

BODINARD.

Si ça ne te fait rien, je prendrai du cassis.

LAMBREQUIN.

Toujours du rouge à présent ! A onze heures et demie, absinthe...

BODINARD.

Tu l'as déjà dit!

LAMBREQUIN.

Ce n'est pas la même! A midi, déjeuner ;... après le déjeuner, cigare... J'en ai rapporté d'excellents de là-bas... Et je te les vendrai.

BODINARD.

Mais je ne fume pas!

LAMBREQUIN.

Il faut bien que tu en aies pour m'en offrir. A deux heures, promenade.

BODINARD.

Pas moi, toi.

LAMBREQUIN.

Pourquoi?

BODINARD.

Je suis député.

LAMBREQUIN.

Ce n'est pas une occupation... A quatre heures, les journaux du soir. De cinq à sept, les absinthes du soir.

BODINARD.

Si ça ne te fait rien, je prendrai du curaçao.

LAMBREQUIN.

A sept heures, dîner de famille. Après le dîner, nous irons au théâtre. Coulisses, petites femmes. Un député a ses entrées partout.

BODINARD.

Je ne vois pas place pour mes travaux parlementaires dans ce programme. Je me suis fait nommer député pour aller à la Chambre.

LAMBREQUIN.

Si tu y tiens...

BODINARD.

Il faut que je me fasse remarquer.

LAMBREQUIN.

Oh! Alors!

BODINARD, lui désignant sa chambre.

Voici ma chambre, c'est-à-dire, la tienne... Je te donne la plus belle, Gustave.

LAMBREQUIN.

Je t'en ai donné une plus belle, Aristippe!

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADAME TARTARET.

MADAME TARTARET.

Aristippe, comment? M. Lambrequin est là, et l'on ne me prévient pas?...

LAMBREQUIN.

(A part.) C'est elle. (Haut.) Recevez mes hommages, madame.

MADAME TARTARET, à Lambrequin.

Ah! monsieur! Que de remerciements nous vous devons pour toutes vos peines! Sans vous, Aristippe ne serait pas député.

LAMBREQUIN.

C'est bien vrai.

MADAME TARTARET.

Voyons, parlez, donnez-moi des détails sur l'élection. La lutte a dû être chaude.

LAMBREQUIN.

Dame!... Dans ce pays... Bodinard a été superbe!

BODINARD.

C'est vrai, superbe !

MADAME TARTARET.

Vraiment ?

LAMBREQUIN.

J'aurais voulu que vous fussiez là pour l'entendre parler au peuple. Il a dû surtout son élection à des trouvailles très heureuses. La moitié des électeurs sont noirs là-bas ; il leur a dit : « Electeurs, si vous me nommez, je travaillerai comme un nègre ! » A ces mots, un tonnerre d'applaudissements éclate. On arrache l'orateur à la tribune, et on le porte en triomphe jusqu'à son hôtel où la fanfare, l'Harmonie Noirâtre, a joué toute la nuit sous ses fenêtres.

BODINARD.

Ça m'a même empêché de dormir.

LAMBREQUIN.

Et la fête, la fête que je lui ai offerte dans ma plantation. Il ne vous l'a pas racontée ?

MADAME TARTARET.

Non.

LAMBREQUIN, à Bodinard.

Voyons, à quoi songes-tu ? Raconte la fête à madame Tartaret.

MADAME TARTARET.

J'espère qu'il ne s'y est rien passé d'inconvenant ?

LAMBREQUIN.

Oh ! Madame !

MADAME TARTARET.

C'est que ces fêtes... turques m'épouvantent toujours.

BODINARD, essayant de raconter.

L'hacienda...

MADAME TARTARET.

Plait-il ?

BODINARD.

L'hacienda, c'est l'habitation de Lambrequin ; vous ne savez donc rien ?

MADAME TARTARET.

Je n'ai pas voyagé ! Vous ne le saviez pas, vous, avant d'y être allé.

BODINARD.

C'est juste. L'hacienda était enguirlandée de roses et de myosotis...

LAMBREQUIN.

C'était féérique. J'avais là pour huit mille francs de roses et dix mille francs de myosotis. Je les avais fait venir des serres de l'empereur de la Chine. Dans la grande allée des platanes, qui conduit à l'habitation, huit cents esclaves, portant des feux de Bengale, étaient alignés.

BODINARD, à part.

Quelle imagination !

LAMBREQUIN.

Bodinard paraît. Les huit cents esclaves allument les huit cents feux de Bengale rouges.

MADAME TARTARET.

Comme ce devait être beau ! (A Bodinard.) Quelle a été votre impression ?

BODINARD.

Je voyais tout rouge.

LAMBREQUIN.

C'est à ce moment-là qu'il se dit : je me porterai comme radical. (Changeant de ton.) Ah ! Madame, j'aurais voulu que vous fussiez là, quand les notabilités du pays pénétrèrent dans la salle du festin : neuf mille couverts !

Et il n'en a pas manqué un seul, après la fête. Te rappelles-tu?

BODINARD.

Des couverts en vermeil.

LAMBREQUIN.

En or!

MADAME TARTARET, à part.

Comme cet homme doit être riche!

BODINARD, à part.

Il va trop loin. — Je m'en vais, parce que je dirais des bêtises.

MADAME TARTARET, à part.

Si je pouvais rester seule avec lui. (A Bodinard.) Aris-tippe, allez donc, je vous prie, étudier le règlement de la Chambre.

BODINARD.

Oui, belle-maman, vous avez raison.

LAMBREQUIN, bas à Bodinard.

Et tu sais, je t'écrirai des discours.

BODINARD, même jeu.

Cela me donnera un mal énorme.

LAMBREQUIN, idem.

A toi?

BODINARD, bas à Lambrequin.

Pour les apprendre.

Il sort à droite.

SCÈNE VII

LAMBREQUIN, MADAME TARTARET.

MADAME TARTARET.

Madame Lambrequin a dû avoir un fameux tracas le jour de la fête ?

LAMBREQUIN, étonné.

Madame Lambrequin ?

MADAME TARTARET.

Oui, votre femme !

LAMBREQUIN.

Mais, je ne suis pas marié.

MADAME TARTARET, à part.

Pas marié ! Tiens ! (Réveuse.) Pas marié ! (Haut.) Que pensez-vous du mariage ?

LAMBREQUIN.

J'aime mieux ne pas y penser.

MADAME TARTARET.

C'est là pourtant qu'est le bonheur !

LAMBREQUIN.

Ou le malheur.

MADAME TARTARET.

Cela dépend.

LAMBREQUIN.

Où trouver mon rêve ? Une jeune fille d'une beauté incomparable, qui serait à la fois, Minerve par la sagesse, Junon par la splendeur, et Vénus par la volupté !

MADAME TARTARET, à part.

Et avec ça ?

LAMBREQUIN.

Je vous parie là des rêves de mon imagination!

MADAME TARTARET.

Descendons de l'Olympe!

LAMBREQUIN, galamment.

Alors, ne vous montrez pas à moi!

MADAME TARTARET.

Je suis seule au monde! C'est pénible, allez, de n'avoir pas un cœur pour battre à côté du vôtre.

LAMBREQUIN.

Je suis de votre avis. Le cœur n'aime pas le monologue. (A part.) Pourquoi me dit-elle tout ça?

MADAME TARTARET.

Prenez deux cœurs isolés et malheureux, mettez-les ensemble...

LAMBREQUIN, à part.

Et servez chaud!... (Haut.) Quel âge avez-vous?

MADAME TARTARET.

Cinquante ans.

LAMBREQUIN.

Je n'en ai que quarante-cinq. La seconde jeunesse! Vénus serait plus âgée et moins honnête.

MADAME TARTARET.

Il y a dix ans que je suis veuve.

LAMBREQUIN.

Vous n'en avez que plus de mérite.

MADAME TARTARET.

Je n'ai que trois ans de mariage et le reste en vertu. Et c'est bien triste, allez!...

LAMBREQUIN.

D'être devenue veuve... ou de le rester?

MADAME TARTARET.

Vous êtes un sceptique.

LAMBREQUIN.

Au contraire, madame, je suis un croyant... je crois en vous.

MADAME TARTARET.

Ne me regardez pas ainsi.

LAMBREQUIN.

Pourquoi?

MADAME TARTARET, baissant les yeux.

Pour rien... Oubliez ce que j'ai dit... j'étais folle, j'ai vous laisse.

LAMBREQUIN.

Vous me quittez déjà?

MADAME TARTARET.

Oui, il faut que je donne des ordres à Athénaïs.

LAMBREQUIN, déclamant.

Le soleil disparaît, mon cœur rentre dans l'ombre...

MADAME TARTARET, de la porte.

Ne me parlez pas ainsi.

LAMBREQUIN.

Pourquoi?

MADAME TARTARET.

Pour rien... (Elle sort.) Pour rien!

LAMBREQUIN, seul.

Eh! Eh! ce mariage serait pour moi comme une pension de retraite...

ATHÉNAÏS, annonçant.

M. de Trinqueville. Si M. le baron veut entrer, je vais prévenir M. Bodinard.

LAMBREQUIN, à part.

Le baron de Trinqueville! Voyons s'il me reconnaîtra...

SCÈNE VIII

LAMBREQUIN, DE TRINQUEVILLE, puis BODINARD.

LAMBREQUIN.

M. le baron ne me reconnaît pas?

DE TRINQUEVILLE.

Il me semble en effet...

LAMBREQUIN.

Gustave...

DE TRINQUEVILLE.

Gustave... qui?

LAMBREQUIN.

Votre ancien masseur du Hammam?

DE TRINQUEVILLE.

Tiens, c'est vrai!

LAMBREQUIN.

Je suis le condisciple de Bodinard.

DE TRINQUEVILLE.

Qu'êtes-vous devenu depuis que vous avez quitté le Hammam?

LAMBREQUIN.

J'ai fait fortune à la Martinique.

DE TRINQUEVILLE.

Tous mes compliments. Je vous ai beaucoup regretté! Vous massiez admirablement. Pourquoi avez-vous quitté?

LAMBREQUIN.

Le métier me fatiguait trop ! Passer sa jeunesse à taper sur ses contemporains !...

DE TRINQUEVILLE.

C'est ce que font une foule de gens qui ne s'en portent pas plus mal.

BODINARD, entrant et voyant de Trinqueville.

Encore vous, monsieur ?

DE TRINQUEVILLE.

Laissez-nous, Gustave.

LAMBREQUIN.

Au revoir, baron. A tout à l'heure, Aristippe.

SCÈNE IX

DE TRINQUEVILLE, BODINARD.

DE TRINQUEVILLE.

Il vous appelle par votre petit nom ?

BODINARD.

C'est mon meilleur ami.

DE TRINQUEVILLE.

Il a été masseur, c'est ce qui me sert de transition, pour demander la main de la vôtre.

BODINARD.

Je vous ai déjà refusé la main de mademoiselle Bodinard, à Gravesan.

DE TRINQUEVILLE, appuyant.

Je venais voir, monsieur, si vous n'aviez pas changé d'opinion.

BODINARD.

Est-ce une allusion ?

DE TRINQUEVILLE.

Oui, monsieur.

BODINARD.

Je l'avais comprise.

DE TRINQUEVILLE.

Aujourd'hui que vous êtes député, quelle raison avez-vous pour repousser ma demande ?

BODINARD.

Vous siégez à l'Extrême Droite je siége à l'Extrême Gauche.

DE TRINQUEVILLE.

Non, au centre.

BODINARD.

C'est par erreur ! Je déménagerai aujourd'hui. Jamais ma sœur n'entrera à l'Extrême Droite. On ne marie pas la carpe avec le lapin... Surtout quand la carpe est à la Chambord.

SCÈNE X

LES MÊMES, MADAME TARTARET.

MADAME TARTARET.

M. de Trinqueville ici ! Mais c'est une persécution.

DE TRINQUEVILLE.

Je vous présente mes respects, madame.

MADAME TARTARET.

Je vous présente mon indignation, monsieur.

BODINARD.

Du calme, madame, je vous en prie.

MADAME TARTARET.

Du calme ! Mais vous ne savez rien.

BODINARD.

Ne me dites pas ça quand il y a du monde...

MADAME TARTARET.

J'avais caché à M. le député de la Martinique, *Le Phare de Gravesan*, votre journal.

DE TRINQUEVILLE.

Ce n'est pas mon journal, madame.

BODINARD.

Il vous patronne !

DE TRINQUEVILLE.

Je n'en suis donc pas le patron.

BODINARD.

Que contient ce journal ?

MADAME TARTARET.

Un odieux pamphlet. Cette feuille de chou publiait les lignes suivantes au lendemain même de votre élection.

BODINARD, lisant.

« M. Bodinard est élu à la Martinique !... » Point d'exclamation. « Bien que la nouvelle soit invraisemblable, elle est vraie !... » Point d'exclamation. « Si tous ceux qui sont plus forts que M. Bodinard étaient élus députés, tout le monde le serait, ce qui résoudrait peut-être la question sociale. » Quel est le polisson qui a écrit ces lignes ?

MADAME TARTARET.

Ce n'est pas signé. (Sortant un autre numéro de sa poche.) Dans le numéro suivant paraissait cette lettre rectificative.

BODINARD.

De qui ?

MADAME TARTARET.

De moi. (Elle lit.) « Monsieur, en l'absence de l'éminent député de la Martinique, mon gendre, je prends la plume pour répondre à l'article infâme d'un odieux sectaire. » (Parlé.) C'est tapé ! (Lisant.) « J'y réponds par le plus complet mépris et je ne vous salue pas. Veuve Tartaret, belle-mère de M. Bodinard, député de la Martinique. » Suivent quelques réflexions sans importance.

BODINARD.

Lesquelles ?

MADAME TARTARET.

Quelques sarcasmes !

BODINARD.

Ne me cachez rien.

MADAME TARTARET.

C'est à mon adresse.

BODINARD.

Raison de plus. Voyons ! (Il lit.) « Nos lecteurs se plaignent que le journal manque parfois de gaieté. Ils ne s'en plaindront pas aujourd'hui. »

DE TRINQUEVILLE.

Je vous répète, monsieur, que je ne suis pas responsable de ces lignes.

BODINARD.

J'accepte vos excuses.

DE TRINQUEVILLE.

Je ne vous en fais pas ! Mes respects, madame.

MADAME TARTARET, le suivant.

Vive la Pologne, monsieur !

DE TRINQUEVILLE.

Je ne vous dis pas le contraire, madame.

SCÈNE XI

BODINARD, MADAME TARTARET, ATHÉNAÏS,
puis LAMBREQUIN.

BODINARD.

S'il revient, je préviens le commissaire de police.

MADAME TARTARET.

A la bonne heure ! de l'énergie !

ATHÉNAÏS.

On apporte des vêtements.

Lambrequin entre. Il a mis le coin de feu de Bodinard.

BODINARD.

Je n'attends rien.

LAMBREQUIN.

C'est pour moi ! Ce sont des vêtements que j'attendais de Londres.

BODINARD.

Il a mis mon coin de feu, l'animal !

ATHÉNAÏS.

Voici la facture.

LAMBREQUIN.

Je sais... vingt-cinq louis.

BODINARD.

Cinq cents francs !

MADAME TARTARET, à Bodinard.

Ma parole ! On dirait que c'est vous qui payez.

BODINARD, railleur.

C'est juste ! Athénaïs, donnez donc la facture à M. Lambrequin.

LAMBREQUIN, sortant son portefeuille et y prenant négligemment six cents francs, à part.

Je te repincerai ! (Haut, à Athénaïs.) Voici trente louis. Payez la facture et gardez le reste pour vous.

ATHÉNAÏS.

Il est plus généreux que monsieur.

BODINARD.

Pour ce que ça lui coûte !

Athénaïs sort.

BODINARD, à part.

Il a fait danser l'anse du panier électoral.

LAMBREQUIN.

Dis donc, Aristippe.

BODINARD.

Mon ami ?

LAMBREQUIN.

Veux-tu me permettre de te rappeler la petite somme de cinq cents louis que je t'ai avancée à la Martinique ?

BODINARD, à part.

Quel aplomb ! (Haut, vivement.) Nous en reparlerons.

MADAME TARTARET.

Comment ! M. Lambrequin vous a avancé dix mille francs, et vous ne les lui avez pas encore rendus. Quelle négligence ! Donnez-moi la clé du coffre.

LAMBREQUIN.

Ça ne presse pas.

BODINARD.

Voyons, je suis bien assez grand pour payer.

MADAME TARTARET.

D'où viennent ces hésitations ? Elles frisent l'indélicatesse et si je ne craignais d'employer un terme un peu vif, je dirais : l'exploitation.

LAMBREQUIN.

De grâce, madame ! Je ne compte pas avec Bodinard.
(Galamment.) L'argent ne me coûte rien.

BODINARD, à part.

Je ne le sais que trop.

MADAME TARTARET.

Vous allez être payé, monsieur Lambrequin.

BODINARD, bas.

Comment, dix mille francs ! dix mille francs !

LAMBREQUIN.

Ne te fâche pas, nous partagerons.

SCENE XII

LES MÊMES, DE LA TOURNIÈRE.

ATHÉNAÏS.

M. de la Tournière demande si monsieur peut le recevoir ?

BODINARD.

M. de la Tournière ! Mon concurrent ici ! Pompée chez César !

MADAME TARTARET.

Faites entrer.

BODINARD.

Je l'ai joliment arrangé dans ma profession de foi !

DE LA TOURNIÈRE, entrant.

M. Bodinard ?

BODINARD.

C'est moi, monsieur.

DE LA TOURNIÈRE.

Monsieur, je n'ai pas eu le plaisir de vous rencontrer à la Martinique.

BODINARD.

Moi non plus.

DE LA TOURNIÈRE.

J'ai fait le voyage de Paris exprès pour vous voir.

BODINARD.

Vous êtes bien aimable !

DE LA TOURNIÈRE.

Vous avez été élu à ma place.

BODINARD

Les arrêts du peuple sont impénétrables.

DE LA TOURNIÈRE.

Je suis de votre avis, monsieur.

MADAME TARTARET.

Offrez donc un siège à M. de la Tournière.

BODINARD.

Je regrette que ce ne soit pas un siège de député.

DE LA TOURNIÈRE.

Merci. Je ne suis venu que pour passer un moment. C'est bien vous qui avez écrit cette profession de foi ?

Il déplie l'affiche rouge.

BODINARD.

C'est bien moi. Je ne vois pas pourquoi vous en doutez.

LAMBREQUIN.

La signature est au bas de l'affiche.

DE LA TOURNIÈRE.

Tenez, ceci :

Il lui donne son chapeau à tenir, Bodinard le prend sans méfiance.

DE LA TOURNIÈRE, appliquant deux gifles à Bodinard.
Voilà.

Il sort.

MADAME TARTARET.

On a giflé mon gendre.

BODINARD.

Mais, monsieur, il y a erreur !

MADAME TARTARET.

Au secours ! Arrêtez-le !

LAMBREQUIN.

Calmez-vous, madame. Je me charge du duel.

BODINARD.

Merci.

LAMBREQUIN.

Je serai ton témoin.

ACTE TROISIÈME

Le même salon, seulement il est tout rouge au lieu d'être tricolore. —
Le drapeau qui était au-dessus de la porte du fond a été enroulé
de façon à ce qu'on ne voie que le rouge.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME TARTARET, EMMA, LUCIE.

Madame Tartaret, Lucie et Emma sont assises au milieu de la scène
et pleurent, leur mouchoir à la main. — Un sanglot de temps en
temps.

MADAME TARTARET.

Quelle heure est-il ?

Sanglot.

EMMA.

Je n'en sais rien.

Sanglot.

LUCIE.

Quatre heures.

Sanglot.

LUCIE, allant à la fenêtre.

Je vais voir s'ils arrivent.

MADAME TARTARET.

Eh bien ?

LUCIE, revenant.

Je ne vois rien venir !

EMMA.

Si on allait nous le rapporter sur une civière!

MADAME TARTARET.

M. Lambrequin m'a répondu de sa vie.

LUCIE.

Mon frère qui n'a jamais touché une épée!

Elle retourne à la fenêtre.

MADAME TARTARET.

M. Lambrequin affirme que c'est préférable!

EMMA.

Si Aristippe m'avait écoutée, il ne se serait pas battu.

MADAME TARTARET.

Qu'aurait dit l'Europe?

EMMA.

Il paraît que M. de la Tournière est de première force à l'épée.

MADAME TARTARET.

M. Lambrequin prétend que c'est préférable!

EMMA.

Mais tu disais le contraire il n'y a qu'un instant?

MADAME TARTARET, s'oubliant.

Gustave m'a dit...

EMMA, étonnée.

Gustave?

MADAME TARTARET.

C'est le prénom de M. Lambrequin.

EMMA.

Qu'est-ce qu'il t'a dit?

MADAME TARTARET.

Il m'a dit : Bodinard ne sait pas tirer, tant mieux !
Il pourra tuer son adversaire. Son adversaire est très fort ! Tant mieux ! Il ne tuera pas Bodinard.

EMMA, à Lucie qui est à la fenêtre.

Lucie, tu ne vois rien ?

LUCIE.

Rien encore !

Sanglot. — Elle se remet à la fenêtre.

MADAME TARTARET.

Quelle heure est-il ?

Sanglot.

EMMA.

Je n'en sais rien.

Sanglot.

LUCIE.

Quatre heures dix !

Sanglot.

LUCIE, quittant la croisée avec vivacité. — Avec joie.

Le voilà ! ah !

EMMA.

Vivant ?

LUCIE.

Oui !

MADAME TARTARET.

Quel bonheur !

Les trois femmes joyeuses s'embrassent.

SCÈNE II

LES MÊMES, BODINARD, LAMBREQUIN,
ATHÉNAÏS.

A l'entrée de Bodinard, les trois femmes s'élancent vers lui.

EMMA.

Tu n'es pas blessé ?

MADAME TARTARET.

Mon cher Aristippe ! vite, des détails... une infusion à M. le député.

Athénais sort.

MADAME TARTARET.

Vous l'avez tué ?

BODINARD.

Non !

EMMA.

Blessé profondément ?

LAMBREQUIN.

Pas même.

LUCIE.

Voyons, expliquez-nous ce qui s'est passé.

LAMBREQUIN.

C'est bien simple, allez. Figurez-vous...

BODINARD.

Comment, bien simple ? D'abord, laisse-moi raconter ! Tu n'es pas le héros ! Tu n'es que le témoin, le compare.

MADAME TARTARET.

Voyons, parlez !

BODINARD, avec importance.

Le combat singulier devait avoir lieu à deux heures au Vésinet. Je quittai la maison à midi, après un frugal déjeuner. (A Emma.) Si tu te le rappelles, j'ai dit au dessert : C'est peut-être le dernier camembert que je mangerai de ma vie ! Vous fondites en larmes. L'heure de la cruelle séparation sonnait. Mon cœur battait à rompre ma poitrine. (Déclamant.) A peine nous sortions de la Porte-Maillet, nous étions dans un landau. Mes témoins affligés imitaient mon silence auprès de moi rangés. — Lambrequin donna l'ordre au cocher d'arrêter, pour attendre les autres et arriver en même temps au Vésinet... Il paraît que c'est l'usage ! Nous attendimes.

EMMA.

Et ?

BODINARD.

Et nous attendrions encore si nous n'avions pas jugé que deux heures d'attente étaient plus que suffisantes.

MADAME TARTARET, désappointée.

Eh bien, votre duel ?

BODINARD.

Le voilà !

MADAME TARTARET.

Comment, le voilà ?

BODINARD.

Mes témoins ont déclaré l'honneur satisfait.

Athénais entre avec une tasse et va la donner à Bodinard. —
Madame Tartaret l'en empêche.

ATHÉNAÏS.

C'est la tisane de monsieur.

MADAME TARTARET.

C'est inutile !... Il ne s'est pas battu.

Athénais sort avec la tasse pleine.

BODINARD.

Est-ce que c'est ma faute, à moi ; le lâche n'est pas venu !

MADAME TARTARET.

Et votre gifle ? Vous avez reçu une gifle ! Que dirait-on dans les couloirs de la Chambre et dans les cercles diplomatiques ?

LAMBREQUIN.

Le député de la Martinique a raison, madame. M. Bodinard a été offensé, il a demandé réparation, un duel a été décidé : M. de la Tournière ne s'est pas trouvé au rendez-vous. L'honneur est satisfait, à moins que...

BODINARD, très inquiet.

A moins que ?

LAMBREQUIN.

A moins que ton adversaire n'ait été empêché par un cas de force majeure. Dans ce cas, il faudrait recommencer.

BODINARD, très vivement.

Je ne me bats pas deux fois !

EMMA, désappointée.

Alors, il n'y aura rien dans les journaux ?

BODINARD.

Il y aura le récit de la rencontre qui retombera comme un soufflet sur la joue de mon adversaire ! (A Lambrequin.) Tu crains vraiment qu'un cas de force majeure?...

LAMBREQUIN.

Je ne le crains pas, je l'espère. Un duel te poserait bien dans l'opinion publique.

BODINARD.

Oui, mais je préférerais l'avoir eu.

EMMA.

Pas de duel, quelle déception !

MADAME TARTARET.

Emma, n'oublions pas que nous devons aller à la Chambre.

EMMA.

Bien, maman.

Elle sort.

LUCIE.

Et moi je vais me préparer pour aller au cours.

Elle sort.

LAMBREQUIN.

Mademoiselle Lucie va au cours ?

MADAME TARTARET.

A la Sorbonne. Athénaïs l'accompagne.

SCÈNE III

LES MÊMES, ATHÉNAÏS.

ATHÉNAÏS.

Mademoiselle Lucie est-elle prête?

MADAME TARTARET.

Je le pense.

ATHÉNAÏS.

Il est l'heure du cours.

BODINARD.

Et Lucie ne le manque jamais.

LAMBREQUIN.

Vous ne devez rien y comprendre, vous, à ce cours-là!

ATHÉNAÏS.

Rien du tout, monsieur. C'est très grand, la salle est très belle. Il y a un monsieur sur un buffet.

MADAME TARTARET.

C'est la chaire.

ATHÉNAÏS.

Il y a une sonnette. Puis, il y a des gens qui viennent au-dessous de lui pour parler.

LAMBREQUIN.

Il n'y en a qu'un qui parle?

ATHÉNAÏS.

Oh! non, il y a des moments où ils parlent tous à la fois.

LAMBREQUIN.

Ce sont, sans doute, des clameurs sympathiques.

ATHÉNAÏS.

Sympathiques! Il n'y a pas de danger! Ils se traitent! Ils se disent des mots que j'ose pas répéter!

BODINARD.

C'est comme chez nous.

MADAME TARTARET.

Il doit y avoir beaucoup de monde, n'est-ce pas ?

ATHÉNAÏS.

En haut ! mais pas en bas. En bas, il y a des vides.
— Demandez à monsieur.

MADAME TARTARET.

Comment ! A monsieur ?

ATHÉNAÏS.

Il y est, monsieur.

LAMBREQUIN.

Bodinard ?

BODINARD.

Moi ?

MADAME TARTARET.

Mon gendre va à la Sorbonne ?

ATHÉNAÏS.

Et il y fait un tapage !... La clôture ! — Vous en êtes un autre ! — Et le Deux décembre ?

LAMBREQUIN.

Mais c'est une séance de la Chambre qu'elle nous raconte là !...

LUCIE, entrant.

Me voilà prête !

MADAME TARTARET, sévère.

Venez ici, mademoiselle. C'est au cours de M. Bellac que vous allez ?

LUCIE.

Oui, madame.

MADAME TARTARET.

Et vous y voyez votre frère ?

LUCIE.

Non, madame.

MADAME TARTARET, à Athénaïs.

Vous n'êtes qu'une paysanne! Elle vous mène à la Chambre.

ATHÉNAÏS.

A la Chambre! je n'ai pas vu de lit.

LAMBREQUIN.

Ça n'empêche pas d'y dormir.

LUCIE.

Eh bien! oui, madame, je vais à la Chambre! Où est le mal?

BODINARD.

Tu y vas pour voir M. de Trinqueville!

LUCIE.

C'est monsieur le député.

MADAME TARTARET, à Athénaïs.

Retournez dans votre cuisine.

ATHÉNAÏS.

C'est bon, on y va! Pas besoin de pousser.

Elle sort.

BODINARD.

Et toi, dans ta chambre!

LUCIE.

Quand j'aurai mes vingt-un ans...

MADAME TARTARET.

En attendant de les avoir, obéissez!

LUCIE.

Vous voudriez bien obéir encore!...

MADAME TARTARET.

Insolente!

BODINARD.

Allons! Allons!

Il faut passer Lucie devant et sort avec elle.

SCÈNE IV

LAMBREQUIN, MADAME TARTARET.

LAMBREQUIN.

Ainsi que je vous l'avais promis, madame, je vous ai ramené Bodinard vivant.

MADAME TARTARET.

Je vous suis bien reconnaissante, bien reconnaissante ! Vous ne sauriez croire la sympathie que vous m'inspirez.

LAMBREQUIN.

Si j'osais vous exprimer mes sentiments, madame, je me servirais d'un autre terme ?

MADAME TARTARET.

Je vous le permets.

LAMBREQUIN.

Depuis longtemps, je cherche un cœur frère du mien, une âme sœur de la mienne !... Une femme qui serait l'ange de mon foyer... Oui, l'ange !... Il y a des anges à tous les âges... Et s'il faut vous ouvrir mon cœur... pardonnez-moi si je me trompe, madame, mais l'ange n'est pas loin d'ici.

MADAME TARTARET, émue.

Que voulez-vous dire ?

LAMBREQUIN.

Madame, j'ai l'honneur de vous demander ses ailes !

Il se jette à ses pieds.

MADAME TARTARET.

Relevez-vous, je vous les donne ! Je vais annoncer ce mariage à mon gendre.

LAMBREQUIN, vivement.

Gardez-vous en bien, madame.

MADAME TARTARET.

Pourquoi donc ?

LAMBREQUIN.

Vous ne devinez pas ?

MADAME TARTARET.

Je ne sais pas si c'est la joie, l'émotion, mais je ne devine pas.

LAMBREQUIN.

Eh bien ! apprenez que Bodinard voudrait me donner sa sœur.

MADAME TARTARET.

Comment ?

LAMBREQUIN.

Il m'en parle tout le temps !...

MADAME TARTARET.

Elle aime M. de Trinqueville.

LAMBREQUIN.

C'est égal, il vaut mieux n'annoncer la nouvelle à votre gendre que lorsque nous serons mariés.

MADAME TARTARET.

Un mariage morganatique, alors... Comme vous voudrez. Vous êtes le maître. Et vous savez, Gustave, pas de folies pour la corbeille. Ne dépensez pas plus de vingt-cinq mille francs.

LAMBREQUIN.

Laissez-moi faire.

MADAME TARTARET.

Vous savez que je ne suis pas riche.

LAMBREQUIN, désappointé.

Ah!...

MADAME TARTARET.

Relativement à vous. Je n'ai que quinze mille francs de rentes.

LAMBREQUIN.

Ça suffit.

MADAME TARTARET.

Comme vous êtes bon !

LAMBREQUIN.

Je tire du côté de ma mère!... Quel est votre prénom ?

MADAME TARTARET.

Cunégonde !

LAMBREQUIN.

Ça n'y fait rien ! Ah ! Cunégonde, comme je vous aime !

Il veut lui prendre la taille.

MADAME TARTARET, se dégageant.

Je vous en prie!... Prenez patience. Soyez modéré.

LAMBREQUIN.

Demande-t-on au torrent de prendre patience ? Demande-t-on au volcan d'être modéré ?

MADAME TARTARET.

Je vous ai donc inspiré une grande passion ?

LAMBREQUIN.

Oui, femme adorable!...

MADAME TARTARET.

Eh bien ! dites-le moi en vers.

LAMBREQUIN.

Supposons que vous me donniez pour rimer : *Reflet — Mahomet — Sourire — Délire*... Je vous dirai...

Quand je vois tes beaux yeux et leur divin reflet,
 Quand je vois ta beauté, quand je vois ton sourire,
 Je me sens pénétré d'un suave délire,
 Je suis au paradis : celui de Mahomet !

Il tombe à ses pieds.

MADAME TARTARET.

Assez... Assez!... N'en dites pas plus. Il me semble que je succomberais!

Bodinard entre et voit Lambrequin aux pieds de madame Tartaret. Madame Tartaret met son pied sur le genou de Lambrequin.

SCÈNE V

LES MÊMES, BODINARD.

BODINARD, entrant.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

MADAME TARTARET.

Monsieur me rattachait ma bottine.. mais à quoi bon dissimuler la vérité? M. Lambrequin me demandait ma main.

BODINARD.

Qu'entends-je?...

LAMBREQUIN.

Quand on se jette aux pieds d'une honnête femme, si l'on n'est pas son cordonnier, c'est pour lui demander sa main.

BODINARD.

Ce mariage est impossible!...

MADAME TARTARET.

Vous voudriez qu'il épousât mademoiselle Bodinard?

BODINARD.

Moi!...

LAMBREQUIN.

Tu le voudrais, ne le nie pas! (Bas.) Si tu parles, je parle.

BODINARD, bas.

Mais je ne peux pourtant pas te laisser épouser ma belle-mère?...

LAMBREQUIN, bas.

Ingrat!... Je t'en débarrasse!...

MADAME TARTARET, à part.

Ils parlent de la dot!

LAMBREQUIN, bas.

Je te jure de la rendre heureuse!

BODINARD, à part.

C'est trop fort!

SCÈNE VI

LAMBREQUIN, MADAME TARTARET, BODINARD,
ATHÉNAÏS.

ATHÉNAÏS, entrant.

Le courrier, monsieur! Il y a aussi une dépêche, madame.

MADAME TARTARET.

Nous recevons des lettres par tous les courriers... Pour être élu, vous avez promis tout ce qu'on vous a demandé: cinquante ambassades!...

LAMBREQUIN.

Cent quinze préfectures!... vingt mille bureaux de tabac.

MADAME TARTARET.

Alors ces gens-là réclament! Et ils ont raison.

BODINARD, à part.

C'est lui qui a tout promis!

MADAME TARTARET.

Une dépêche de M. de la Tournière.

BODINARD et LAMBREQUIN.

Ah!

MADAME TARTARET, lisant.

« Monsieur, je vous prie de m'excuser... »

BODINARD.

Des excuses, à la bonne heure... le lâche! Je les accepte!

MADAME TARTARET.

Attendez donc! (Lisant.) « Monsieur, je vous prie de m'excuser si je ne suis pas allé au rendez-vous, mais j'ai reçu une convocation urgente du bureau de la Chambre chargé d'examiner votre élection. C'est donc partie remise. J'espère que cette dépêche vous arrivera à temps. »

BODINARD, anéanti.

Partie remise!

LAMBREQUIN.

Il faut se faire une raison! Je réponds de ta vie.

BODINARD.

Tu seras bien avancé quand j'aurai reçu son fer dans la poitrine.

LAMBREQUIN.

Dans le bras.

BODINARD.

Est-ce qu'on sait?

MADAME TARTARET, qui a décacheté une autre lettre.

O ciel!

BODINARD.

Qu'arrive-t-il?

MADAME TARTARET.

En croirai-je mes yeux?

BODINARD, lui prenant la lettre.

« Fort de France, (Martinique.) 25 août. — Monsieur,
— Depuis votre départ, Ernestine, ma femme, était inquiète et soucieuse.

LAMBREQUIN.

Pauvre Ernestine!

BODINARD.

« Hier seulement, j'ai pu lui arracher le fatal secret! Abusant de tous les avantages que donne le prestige politique, vous l'avez séduite! que vais-je devenir, moi, planteur déshonoré? J'écris par le même courrier au président de la Chambre pour lui faire connaître votre conduite et après ma récolte de cacao, je partirai pour Paris pour vous brûler la cervelle! »

Bodinard laisse tomber la lettre et se laisse aller anéanti dans un fauteuil.

BODINARD, à Lambrequin.

Eh bien, qu'est-ce que tu dis de ça?

LAMBREQUIN.

Moi! Je t'avais prévenu...

MADAME TARTARET.

Ça ne regarde pas M. Lambrequin. Vous êtes un misérable! (A Lambrequin.) A quelle époque a lieu la récolte du cacao?

LAMBREQUIN.

Dans huit jours.

MADAME TARTARET.

Oui, mais cet homme pourrait arriver plus tôt! Il faut tout prévoir! (Elle donne à Bodinard de quoi écrire.) Al-lons, dépêchez-vous!

BODINARD, comme sortant d'un songe.

Qu'y a-t-il?

MADAME TARTARET.

Ecrivez!

BODINARD.

Quoi donc ?

MADAME TARTARET.

Vos dernières volontés. — Vous n'avez pas d'enfant.
(A Lambrequin.) Incapable en tout, monsieur! (A Bodinard.)
J'espère que vous allez me laisser votre fortune, vous
me devez bien ça.

BODINARD.

Vous moquez-vous de moi ? Je lui dirai tout, à ce
planteur !

MADAME TARTARET.

Tout! quoi?

BODINARD.

Je n'ai pas séduit sa femme. Je ne la connais pas sa
femme, je ne l'ai jamais vue.

MADAME TARTARET.

Vous joignez le mensonge à l'infamie, c'est dans
l'ordre!

BODINARD.

Bodinard ne ment pas...

MADAME TARTARET.

Recevez mon mépris, monsieur! (De la porte.) Vous ne
méritez même pas la pitié. (Elle sort.) Je vais tout dire à
votre femme.

SCÈNE VII

BODINARD, LAMBREQUIN.

BODINARD, furieux.

Le planteur maintenant !

LAMBREQUIN.

Encore une scène? Ah! il est bien dur d'être chez
les autres.

BODINARD.

Oui, pour les autres !

LAMBREQUIN.

Je t'assure que ce colon exagère.

BODINARD.

Est-ce que je t'ai envoyé là-bas pour séduire sa femme ?

LAMBREQUIN.

C'était pour obtenir la voix du mari.

BODINARD.

Va-t'en et que je ne te revoie de ma vie !

LAMBREQUIN.

Aristippe !

BODINARD.

Il n'y a plus d'Aristippe ! Il n'y a plus qu'un ami que tu as trahi ! Tu es un malhonnête homme !... Et je dirai tout à ma belle-mère.

LAMBREQUIN.

Tu as raison, Bodinard... Cette parole vient de faire vibrer ma conscience. La conscience, chez moi, est comme le roseau de la fable, qui plie quelquefois, mais ne rompt jamais.

BODINARD.

Comme il tient ses classiques, cet animal-là !

LAMBREQUIN.

J'entends la voix de ma mère qui crie en moi : Mon fils, le devoir avant tout ! Je t'écoute, sainte défunte... je t'écoute.

BODINARD.

Bravo ! Voilà qui est parler.

LAMBREQUIN.

Adieu ! Ta main ?

BODINARD.

La voici!...

LAMBREQUIN.

Ah! l'honnêteté reconforte!

BODINARD.

Où vas-tu, maintenant?

LAMBREQUIN.

Ah! ne me le demande pas, cela te ferait trop de peine.

BODINARD.

Un funeste dessein, peut-être?

LAMBREQUIN.

Oui, un dessein funeste.

BODINARD.

Je ne veux pas que tu meures! (A part.) Il peut encore m'être utile!

LAMBREQUIN.

Rassure-toi, mon ami, mon dessein n'est funeste que pour toi.

BODINARD.

Comment!

LAMBREQUIN.

Mais tu sauras faire ton devoir comme j'ai su faire le mien... Tu obéiras, toi aussi, au cri de ta conscience.

BODINARD.

Pourquoi?

LAMBREQUIN.

L'honnêteté avant tout! Je vais raconter dans tous les journaux l'affaire de la Martinique.

BODINARD.

Quelle affaire?

LAMBREQUIN.

Que j'ai été nommé député à ta place... Et c'est moi qui irai siéger...

BODINARD.

Gustave !

LAMBREQUIN.

Il n'y a plus de Gustave. Il n'y a plus qu'un ami blessé qu'on renvoie quand on l'a exploité.

BODINARD.

Tu ne feras pas cela !

LAMBREQUIN.

L'honnêteté avant tout... J'entends la voix de ma mère...

BODINARD.

Mais l'amitié !... Elle est sacrée, l'amitié. Il n'est pas possible que ta sainte mère te conseille de déshonorer un ami !...

LAMBREQUIN.

Enfin, je verrai, je réfléchirai.

BODINARD.

Tu es mon frère !

LAMBREQUIN.

Tu me chassais tout à l'heure.

BODINARD.

Moi, te chasser !... Sais-tu ce que j'exige de toi, Gustave ?... C'est que tu loges chez moi, c'est que ma maison soit la tienne, c'est que ma femme...

LAMBREQUIN, l'interrompant.

Assez, je n'accepte pas !...

BODINARD.

C'est que ma femme ait pour toi les plus grands égards !

LAMBREQUIN.

Il me suffira que tu m'accordes la main de ta belle-mère.

BODINARD.

Tout, excepté ça !...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DE TRINQUEVILLE,
puis MADAME TARTARET.

DE TRINQUEVILLE.

Je vous demande pardon d'entrer sans être annoncé.

BODINARD, l'interrompant.

Je vous la refuse, monsieur, je vous la refuse!...

DE TRINQUEVILLE.

Monsieur, veuillez m'écouter ! Je fais partie du bureau de la Chambre chargé d'examiner votre élection et nous venons de recevoir 2,300 protestations. Je vous les apporte. Il y a de tout là-dedans. La Chambre est indignée. Vous êtes sûr de votre invalidation.

BODINARD.

Pas possible !

LAMBREQUIN.

Et le baron exagère...

Madame Tartaret entre.

DE TRINQUEVILLE.

Avez-vous lu les journaux aujourd'hui ?

BODINARD.

Pas encore. J'ai été très occupé.

DE TRINQUEVILLE.

Ils disent tous que votre élection a été un scandale !

BODINARD.

Les journaux réactionnaires ?

DE TRINQUEVILLE.

Tous, vous dis-je !

BODINARD.

L'Intransigeant aussi ?

DE TRINQUEVILLE.

M. Rochefort demande votre invalidation.

MADAME TARTARET.

Invalidé !...

BODINARD.

Je n'aurais jamais cru ça de lui !

DE TRINQUEVILLE.

Maintenant, ce qui est plus grave...

BODINARD.

Il ne peut rien y avoir de plus grave, monsieur !

DE TRINQUEVILLE.

C'est qu'on va vous poursuivre.

BODINARD.

Moi !

DE TRINQUEVILLE.

Pour manœuvres illégales !

BODINARD, à Lambrequin.

Tu l'entends, misérable ! Mais je ne suis jamais allé à la Martinique, monsieur !

DE TRINQUEVILLE.

Quelle plaisanterie !

BODINARD.

Parole d'honneur !

MADAME TARTARET.

Et où êtes-vous allé?

BODINARD.

En Suisse, pendant que Monsieur jouait mon rôle là-bas!

MADAME TARTARET.

Comment, c'est monsieur Lambrequin qui aurait séduit Ernestine?

BODINARD.

Parbleu! Et qui a insulté de la Tournière! Il n'a pas le sou! C'est un bohème! un raté!

LAMBREQUIN, *bas*.

Pas devant elle au moins!...

MADAME TARTARET.

Ferme-toi, mon cœur.

EMMA, *entrant avec Lucie*.

Me voilà prête pour aller à la Chambre.

MADAME TARTARET.

Aller à la Chambre, il est bien temps!

DE TRINQUEVILLE.

Monsieur, dès l'instant que vous êtes allé en Suisse, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Lucie Bodinard, votre sœur.

BODINARD.

Puisque toute la Gauche est contre moi, je n'ai plus de raison pour vous la refuser. Je vous accorde la main de mademoiselle Bodinard pour embêter Rochefort!

LUCIE, *à part*.

Quel bonheur!

MADAME TARTARET.

Ça nous fera toujours un député dans la famille.

LAMBREQUIN.

Tous mes compliments, monsieur le baron.

BODINARD.

Qu'est-ce que je vais faire maintenant ?

EMMA.

Rester tranquille.

MADAME TARTARET, à De Trinquerville.

Monsieur le baron, nous mettrons votre buste à la place de celui de Robespierre.

DE TRINQUEVILLE.

Je n'ai pas encore de buste, je n'ai que ma photographie.

MADAME TARTARET.

Nous la ferons agrandir.

LAMBREQUIN, intervenant.

Si vous voulez me donner la commande ?

MADAME TARTARET.

Vous êtes photographe ? ..

LAMBREQUIN.

Je sens que je le deviens...

ATHÉNAÏS.

Deux messieurs demandent monsieur.

BODINARD.

Les témoins de M. de la Tournière. Cela regarde monsieur Lambrequin. Et maintenant, va te battre, homme de paille !

LAMBREQUIN, de la porte.

Imbécile !

FIN